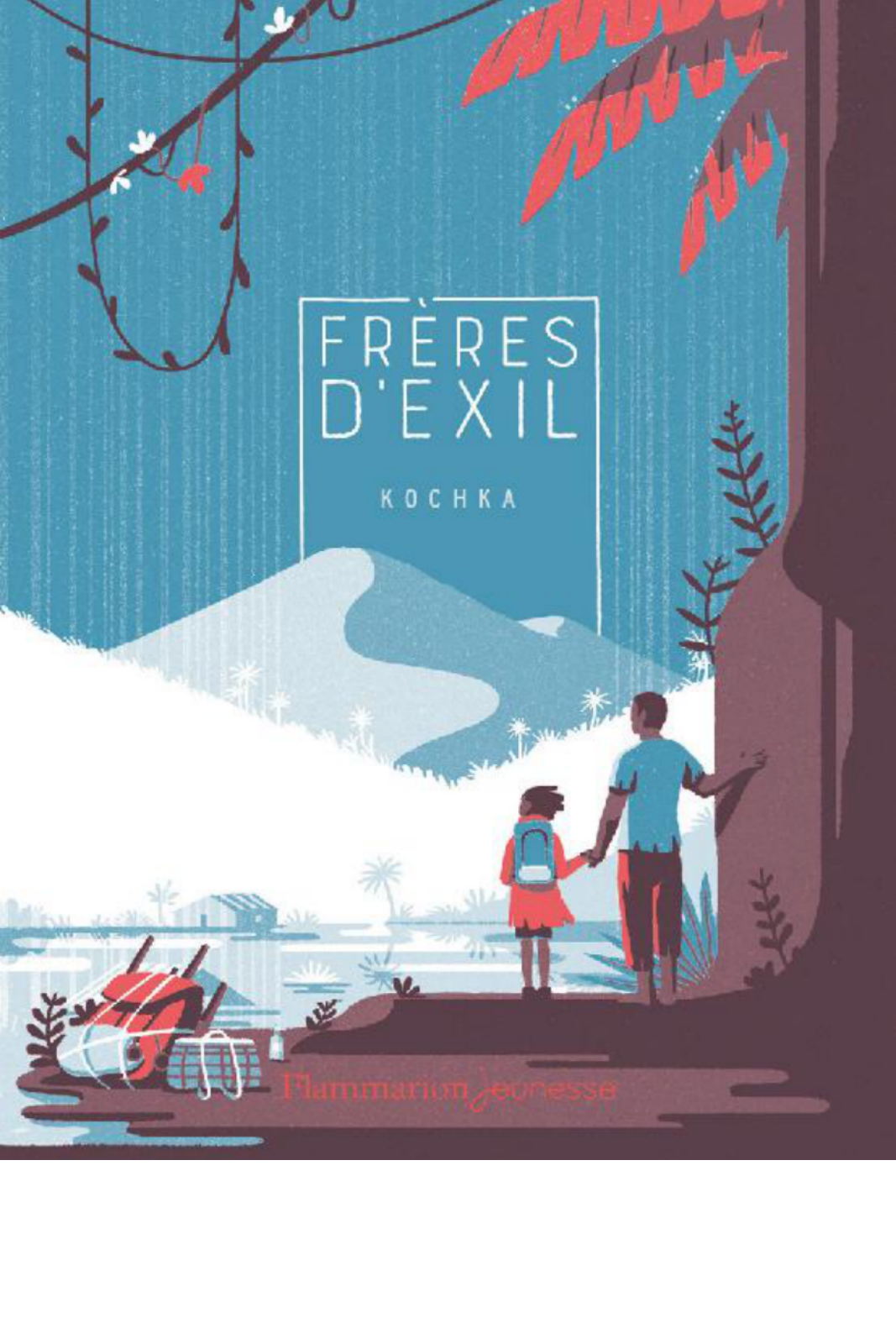


Frères d'exil

Kochka

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FRÈRES D'EXIL

KOCHKA

Flammarion Jeunesse

FRÈRES D'EXIL

KOCHKA

Flammarion Jeunesse

FRÈRES D'EXIL

K O C H K A

Illustrations de Tom Haugomat

Flammarion jeunesse

Kochka

Frères d'exil

Flammarion Jeunesse

© Flammarion pour le texte et les illustrations, 2016
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN Epub : 9782081392212

ISBN PDF Web : 9782081392229

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081389533

Ouvrage composé et converti par [Pixellence/Meta-systems](#) (59100
Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Il y a des moments dans la vie où ce qu'on croyait solide s'effondre...
Où que la vie t'emmène, Nani, n'oublie jamais d'où tu viens, mais va
!

Frères d'exil

À tous mes frères.

« L'île de cette histoire est fictive. Elle tient son langage de la Polynésie car il est difficile d'inventer un langage, mais sa géographie est hybride.

Mais dans l'avenir, avec le réchauffement climatique, des sols seront inondés et ce genre de scénario risque fortement de se produire. Et, parallèlement, dans d'autres régions du monde, l'eau risque de se raréfier et les déserts vont grandir.

Alors, des hommes, des femmes et des enfants se déplaceront sur la terre, comme ils s'y déplacent déjà aujourd'hui pour des raisons économiques ou de guerres, et comme par le passé ils s'y sont déjà déplacés.

Fasse alors que les mieux lotis aient toujours la sagesse d'accueillir leurs frères, sous peine de voir leur humanité se réduire et leur cœur ressembler à une peau de chagrin. »

Kochka

I

LA TEMPÊTE



Mon nom est Enoha et si j'écris aujourd'hui c'est pour accompagner Nani, ma petite-fille, car elle va bientôt partir. Pour elle je suis Ipa. C'est comme ça qu'on dit grand-père sur notre île. Elle a huit ans.

Ma Nani,

Tu sais toi qu'il est un peu bizarre ton Ipa, mais tu sais aussi qu'il ne raconte jamais n'importe quoi, et tu sais comme il t'aime !

Je t'ai déjà expliqué que ce qu'on voit ne dit pas toujours la vérité. Par exemple, quand les gens ne sont plus là, on croit qu'ils sont morts alors qu'ils sont seulement cachés. Les défunts sont dans nos cœurs et, si on se concentre, on les entend murmurer. Et c'est vrai aussi pour les arbres, les rivières, les montagnes et les fleurs...

Dans le cœur, on a une grande armoire, Nani, remplie de millions de tiroirs, et tout ce qu'on a appris et aimé est là, bien rangé au fond de soi : les gens, les choses, les animaux et les plantes... Même des choses qu'on croit avoir oubliées. Et certaines phrases aussi, Nani ! Et des chants, des odeurs, des mots et des poésies...

Je t'ai déjà parlé de mon petit chien Kousmine. Depuis qu'on s'est sauvé la vie, il ne m'a jamais quitté. Il dort avec moi dans mon lit ! Il dort contre nous toutes les nuits ! Bien sûr, ta grand-mère Moo ne le sait pas, je crois qu'elle n'apprécierait pas. Et le matin il bondit !

Ipa

Donc, mon nom est Enoha, et si j'écris aujourd'hui c'est pour accompagner Nani, mais c'est aussi pour calmer ma peur et pour dire ma colère. Ma peur parce que nos enfants vont devoir partir vers l'inconnu sur les routes, et j'aurais préféré que ça leur soit épargné. Et ma colère parce que je ne pourrai pas les aider.

Je suis un vieux cloué au sol. Mes jambes ne fonctionnent plus depuis l'accident que j'ai vécu à l'âge de dix ans. Tant d'années d'immobilité... Je ne suis plus vraiment un homme. Je suis peut-être plutôt un arbre.



Lettre n° 2

Ma Nani,

Parce qu'on les a toujours connus d'une certaine façon ou parce que ça nous convient, on croit que les choses et les gens qui nous entourent ne changeront pas. On croit qu'on aura toujours ses parents, que les murs de nos maisons tiendront toujours, et qu'on aura toujours un toit.

C'est un tort. Il y a des moments dans la vie où ce qu'on croyait solide s'effondre. Alors il faut faire son bagage.

Où que la vie t'emmène, Nani, n'oublie jamais d'où tu viens, mais va !

Allez, tant que ton père ne sera pas décidé à partir, je t'écirai sans relâche.

Ipa

Donc mon nom est Enoha et si je l'écris pour la troisième fois, c'est parce que je sais qu'il va bientôt s'effacer et que personne ne sera là pour nous enterrer Moo et moi. Mais ça, franchement, ce n'est pas grave. Nous nous fondrons dans le sol de la future île. Ou, si l'île devait disparaître, nous nous mélangerons à la mer ; elle nous a toujours nourris.

Mais, ce qu'il ne faut pas, c'est que notre absence crée un trou dans le cœur de Nani. Les trous dans le cœur des enfants mettent trop longtemps à guérir. Pour moi, il a fallu des années. Pourtant, mon oncle Arou était là, et le petit chien Kousmine. Puis il y eut les arbres et Naori qui m'apprit à les sculpter.

Lettre n° 3

Ma Nani,

Ton père n'en est pas encore certain mais moi, je sais que vous allez partir. En ce moment, Moo rassemble des graines, des amandes et des raisins secs que vous emporterez dans vos sacs ; ça prend peu de place et c'est riche en calories.

Partir c'est larguer les amarres ; vous devrez lâcher l'île. Vous devrez tout laisser derrière vous : les palmiers, les dattiers, le sable fin, les citronniers. Vous devrez laisser la maison et tes beaux petits habits. Peut-être prendras-tu ta poupée Kiyo, mais ce n'est même pas sûr... Kiyo est un peu grande et il vaudra mieux remplir ton sac de choses utiles.

Mais ne t'inquiète pas, j'ai peut-être une idée sur ce que tu pourrais emporter qui prendrait peu de place, qui serait une part de l'île et qui te relierait à nous. Je vais y réfléchir et faire ce qu'il faut.

Ipa

Ma Nani,

Je ne comprends pas pourquoi Janek, ton père, met tant de temps à se décider ! Avec cette pluie qui tombe sans relâche, les montagnes glisseront bientôt dans les vallées et les rivières quitteront leurs lits. Déjà les bateaux de l'île sont pris d'assaut par ceux qui veulent partir, et des navires d'ailleurs arrivent. Il y a des gens qui font commerce avec le malheur des autres.

Pardonne-moi si certaines lettres sont compliquées, tu les comprendras plus tard. Mais il est temps que je t'écrive mon histoire pour que tu l'emportes avec toi : l'histoire d'Enoha qui perdit le soleil à dix ans car il se crut seul et abandonné, mais qui le retrouva ensuite...

Chaque fois que tu seras découragée, lis-la, et le soleil de l'île reviendra te chatouiller les oreilles. Le soleil de l'île qui est en toi !

Ma petite-fille, ma belle Nani, j'ai beau ne pas pouvoir marcher, tu pourras toujours compter sur moi ! Je vais te suivre pas à pas... On ne se débarrasse pas facilement d'Enoha. Enoha est partout même si on ne le voit pas. C'est dit.

lpa

— Montre-moi ce que tu emportes, Nani. Chaque espace compte ma chérie, nous avons très peu de place ! Et en plus, c'est toi qui porteras ton sac, il ne faut donc pas qu'il soit trop lourd ! Et tu ne le lâcheras pas, et tu ne nous lâcheras pas la main ! On dit qu'il y a beaucoup de monde sur le port... On dit que le monde s'empresse de partir... On dit que c'est un peu la panique...

— Oui, mais on va où ? demande la petite fille aux yeux foncés et aux cheveux ondulants.

— On ne sait pas. Personne ne sait, ma chérie. L'île prend l'eau de tous les côtés ! Personne ne comprend ce qui arrive. Elle ne s'est jamais comportée ainsi. C'est comme si elle nous chassait. Comme si elle ne voulait plus de ses petits...

— Et papa ? Où est papa ? demande Nani.

— En bas, avec tes grands-parents, répond Youmi. Ensemble, ils rassemblent des vivres. On ne sait pas quand on pourra se reprocurer à manger. C'est l'inconnu. Je n'ai pas de réponse, ma chérie...

— Et Ipa ? Et Moo ? s'inquiète soudain la fillette. Viennent-ils aussi ?

— Non ma chérie. Ipa ne marche pas et il refuse d'être porté. Tu sais comme il est fier... Et Moo est très attachée à lui. Elle l'aime plus que le verbe aimer. C'est beau tu sais, ils ne se quitteront jamais...

— Et si la maison tombe ? Et si l'île coule ? demande Nani.

— Je ne sais pas. Faisons nos sacs et allons les voir, ma chérie.

Les sacs faits, un grand, un moyen, un petit, Youmi et Nani ouvrent la porte de leur maison, se retrouvent pris dans les filets de la pluie comme des poissons, et descendent l'escalier extérieur en pierre.

Il en est ainsi dans leur île : les maisons des filles sont construites au-dessus de celle de leurs parents, et les fils vont vivre au-dessus de la maison des parents de leur épousée.

Les portes n'étant jamais fermées à clé puisqu'elles n'ont pas de serrure, Youmi et Nani s'engouffrent vite au rez-de-chaussée.

Immobile sur sa chaise cannée de paille, Ipa leur tend ses deux mains et son cœur bondit vers elles.

— Mes chéries, c'est bien, vous allez partir ! Nani, ces trois choses que tu vois sur la table sont à toi si tu veux les emporter. Elles sont petites, elles pourront se glisser dans ton bagage sans t'encombrer. Pour faire ce choix, j'ai dû beaucoup réfléchir. Apporte-les-moi s'il te plaît, afin que je t'explique.

Le cœur battant, Nani regarde ce dont il s'agit : une pierre, un petit oiseau en bois, des feuilles glissées dans une pochette en plastique.

— Bien, dit Ipa, maintenant, assieds-toi près de moi, tu auras bien le temps de marcher. Repose-toi tant que tu n'es

pas partie.

Et, de sa main vieille de soixante-seize années, il saisit d'abord la pierre.

— Moo est montée la chercher sur le toit de ta maison, explique-t-il. C'est un morceau de la première pierre qu'à ta naissance ton père a posée au-dessus de votre toit ; c'est donc un morceau de la première pierre qui était destinée à fabriquer ton logis. Emporte-la et, quand tu seras grande, tu l'intégreras à ta future demeure. Ainsi, où qu'elle soit, celle-ci s'appuiera sur une pierre qui vient d'ici.

Puis il saisit les feuilles dans la pochette en plastique.

— Ça, ce sont des lettres de moi pour toi, commente Ipa. Des lettres que je t'ai écrites en avance pour quand tu en auras besoin. Des lettres à lire et à relire. Des lettres pour toute ta vie, Nani ! Prends-en bien soin, je les ai mises dans une pochette étanche pour qu'elles ne prennent pas l'eau. Accroche-la autour de ton cou. Ainsi, mon cœur sera contre le tien, et si tu en as besoin, tu l'entendras murmurer.

Puis il saisit l'oiseau :

— Et maintenant, le plus beau ! Voilà, quand tu seras arrivée quelque part et que toi et tes parents vous ne serez plus inquiets, quand les choses auront repris un autre cours et qu'elles seront redevenues un peu tranquilles, tu poseras l'oiseau sur le rebord d'une fenêtre ou tu l'accrocheras dans un arbre... C'est un pigeon voyageur, Nani ! Il s'envolera quand tu auras le dos tourné et, à tire-d'aile, il passera les mers et viendra nous dire ton bonheur. Et où que nous soyons, Moo et moi, nous te sourirons de joie !

Les bagages terminés, Youmi enfile deux robes au-dessus de deux pantalons. Janek aussi met plusieurs couches, ainsi que la petite fille ; c'est toujours ça de pris en plus de leurs bagages. Puis ils enfilent leurs cirés et leurs sacs à dos qu'ils protègent en les entourant de bâches en plastique.

Les adieux sont ensuite rapides. Il n'y a pas de mots pour dire ce qu'ils ressentent, et maintenant il faut faire vite. Car si le port n'est qu'à une vingtaine de kilomètres, ils doivent descendre la montagne et l'île est très vallonnée.

— Nous vous aimons, dit Ipa en les serrant à tour de rôle dans ses bras. Emportez-nous avec vous, et ne nous oubliez jamais !

Et Moo sort sur le pas de la porte pour les accompagner du regard.

Et personne ne voit ses larmes qui se noient dans la pluie quand Janek et Youmi s'éloignent avec leur Nani qu'ils tiennent très fort par la main...

Et les larmes d'Ipa, belles comme des perles, se cachent silencieusement dans la petite maison de pierres. Le vieil homme est en prière : « Que le dieu du ciel vous garde... Que le dieu du ciel vous garde... »

Et il récite cette phrase en boucle pendant longtemps.



Croire en un dieu est bien sûr une affaire personnelle, mais dans la vie, il y a des moments où ça sert parce que ça rassure un peu.

En pensée, Youmi qui suit Janek qui tire Nani se met à genoux dans sa tête et se confie ainsi que les siens à celui qu'elle imagine comme un soleil tout en haut. Et sans doute parce qu'à cet instant elle a peur et qu'elle se sent toute petite, elle a envie de réciter le poème que sa mère lui a appris à dire quand elle était petite fille ; elle venait d'apprendre à parler.

*Merci dieu du ciel pour le poisson
que tu vas mettre dans notre assiette à midi,
et merci pour le riz,
et pour les fruits que tu déposes sur les arbres,
et pour les fleurs si odorantes et si jolies,
et pour tout le reste que nous n'aurons jamais
le temps de dire car ce serait infini.*

Mais elle n'en a pas le temps : Janek se retourne et crie qu'il faut accélérer le pas ! Puis il donne la cadence.

Pauvre Nani, pour elle ce n'est pas vraiment marcher, c'est plutôt courir ! Et déjà ses chaussures sont pleines de boue et son petit visage ruisselle.

Et Youmi, qui n'a pas pu dire son poème, doute du poisson qu'ils auront dans leur assiette à midi. Elle a le pressentiment

qu'ils vont connaître la faim.

— Papa, hurle la fillette, et sa voix passe à peine au-dessus de la pluie qui tambourine, pourquoi on ne prend pas la voiture ?

— Ce serait dangereux ! Les sols sont glissants ! répond son père brièvement.

Et effectivement, rapidement, ils tombent sur des voitures embourbées et abandonnées. Manifestement, d'autres îliens sont aussi partis à pied.

Puis ils quittent la route et prennent à travers les arbres.

Fuite éperdue. Janek, qui a mis longtemps avant d'accepter de partir, essaie vainement de rattraper son retard.

Parfois, il porte sa fille pour lui faire passer un obstacle.

Parfois, les arbres, leurs frères de bois, les aident en leur tendant leurs branches pour les empêcher de glisser, et leurs feuillages retenant l'eau leur offrent un semblant de toit.

Mais soudain Youmi dérape, dévale quelques mètres sur les fesses, et se relève les vêtements jonchés de feuilles et de fleurs. Pas le temps d'avoir mal, ni de se nettoyer et de se frotter les jambes.

— Ça va ? lui crie Janek.

— Ça va, répond sa femme en boitant.

— Papa, je suis trempée ! crie Nani, dont le cœur s'affole comme un oiseau soudain enfermé dans une boîte.

— Tout est trempé, répond son père.

— Papa, on peut ralentir un peu ?

— Non ma chérie, répond-il.

Et, tel un pantin tiré sous la pluie, Nani comprend qu'ils entrent dans une période difficile. Elle comprend que ses questions resteront longtemps sans réponse et que commence le temps de la grande fatigue. Elle comprend aussi qu'elle doit coopérer : elle doit suivre ses parents et faire confiance les yeux fermés.

Elle ordonne alors à ses deux jambes de courir. Elle leur

explique qu'il n'y a pas à discuter ; la pluie l'a ainsi décidé, et personne ne commande la pluie !

Puis elle dit à sa tête de se taire : « Ne pense pas, n'aie pas peur, sois comme un petit robot ! »

Et c'est en fait très bien pensé ! Nani, petite-fille d'Enoha, a souvent de très bonnes idées.

Il faut dire qu'elle est allée à bonne école : avec Enoha, ils ont souvent discuté.

Et, à ce train-là, elle sent moins les intempéries et écoute moins sa fatigue.

Rapidement, ils rejoignent d'autres personnes. Ceux-là aussi portent bagages et enfants et ils courent, poussés par la même frayeur.

Au début, Youmi tente de les reconnaître.

« Ne serait-ce pas Ponui ? se demande-t-elle en scrutant une silhouette. Ou Monura et Paï ? »

Puis elle cesse de vouloir les identifier. *Te ua*, la pluie, brouille complètement les regards ! Avec ses trombes d'eau, elle gomme en partie les visages, et de loin, dans leurs imperméables, comme dans une aquarelle où les contours des formes sont flous, tous les gens se ressemblent : ils sont tous des hommes qui fuient ! Des hommes qui fuient comme des toutes petites fourmis devant la nature en grande colère qui les dépasse.

Alors, effectivement, ce n'est plus le moment de se reconnaître puisque de toute façon on n'aurait pas le temps de se parler. C'est le moment, sauve qui peut, de courir sans rien emporter.

Puis la pluie redouble de rage, battant tout sur son passage avec férocité, et un vent hurlant se lève, semblant vouloir tout arracher. À croire que le ciel a ouvert toutes ses vannes et qu'il ne peut plus les fermer.

Nani s'accroche de toutes ses forces à son père pour ne pas s'envoler, et les arbres, malmenés, rincés, pliés, secoués, s'accrochent de toutes leurs forces par leurs racines à la terre. Maintenant, c'est chacun pour soi : les géants de bois ne protègent plus personne ! Ils deviennent même dangereux...

Aveuglé, Janek ralentit le pas, et, comme des branches craquent de toutes parts au-dessus de leurs têtes et que le vent furieux s'en empare et les projette, Nani se met à hurler. Janek avise une maison nichée au creux d'un rocher.

— On y va ! crie-t-il.

Et ils courent comme des dératés !

Parvenu devant la porte, Janek tambourine. Puis, sans attendre de réponse, il actionne la poignée.

La maison est vide, ses habitants sont partis.

Janek pousse les siens à l'intérieur et s'engouffre :

— Enlevez vos sacs !

Puis, passant une tête dans chaque pièce, il pénètre dans la salle de bains, s'empare de serviettes, se sèche et en donne une à sa femme.

Il aide ensuite Nani à ôter son imperméable et la frotte doucement pour tout lui remettre en place : la tête, les cheveux, les idées ; la petite fille a été trop bousculée.

— Quelle douche, dit-il, et quel vent ! On n'a jamais vu ça !

Puis ils trouvent de quoi manger dans la cuisine. Il y a des fruits dans une coupe, des biscuits, et dans le réfrigérateur, un reste de poisson cuit.

— Oh, merci... murmure Youmi, un peu honteuse d'avoir douté que le ciel les nourrirait.

Pourtant, elle sait que son dieu est un futé et qu'il se manifeste de mille façons en empruntant plusieurs aspects.

— Quelle chance ! clame Janek en s'emparant des victuailles. À table !

Et, à l'aide d'une fourchette, bouchée après bouchée, il s'attelle à gaver Nani comme une oie.

— Tu dois manger pour tenir ! Tout est bon à prendre ! dit-il.

Et, comme le ventre de la petite fille se remplit et qu'elle

commence à s'assoupir, il se lève.

— Pas question de dormir !

Il ordonne le départ.

Cinq heures plus tard, à la nuit tombante, ils arrivent en vue du port. Tous les abris sont pris d'assaut ; les bâtiments fourmillent de monde ! C'est pire que le jour de la fête du dieu de l'océan, quand les gens s'amassent dès l'aube pour déposer à Ruahatu des offrandes.

Se fauillant parmi les gens, Janek et les siens déposent leurs sacs sous un préau.

— Je vais me renseigner ! déclare le père de famille. Attendez-moi sans bouger, sinon je ne pourrai pas vous retrouver. Il y a plus de monde ici que de grains de riz dans une casserole !

— D'accord ! répond Youmi, contente qu'ils ne soient plus seuls ; et malgré les circonstances, elle tente de sourire à ceux qui les entourent.

Saisissant cette perche, une voisine lui répond :

— Les digues sont submergées ! L'île s'enfonce à vue d'œil ! Déjà, les plages de sable ont disparu !

— Et c'est pareil dans les hauteurs, ajoute une autre. Les sols glissent et les maisons sont emportées ! La mer est la seule issue possible, mais elle est démontée ! Il nous faut vite un grand bateau !

Et, tandis qu'elles exposent nerveusement la situation, Youmi pense à ses parents. Que vivent-ils en ce moment ? Comment fait son père Enoha ? Le pauvre homme ne peut pas bouger...

Ce faisant, elle se sent soudain suffoquer, quand la vision de Nani la tire de l'effroi dans lequel elle était en train de glisser ; ça la calme d'un seul coup ! Youmi comprend qu'elle ne doit pas se disperser. Elle est en charge d'une petite fille : Nani est le trésor à protéger !

Alors, mettant ses mains de part et d'autre du visage de l'enfant, elle la caresse pour faire un peu diversion et pour lui boucher les oreilles.

Et comme Nani pique à nouveau du nez, Youmi s'assoit contre les sacs, la couche entre ses jambes puis, l'entourant de son corps, se met à fredonner.

Poreho...

No roto'e te mete...

Ma oe na te fe'e...

Amuhia oe' te fe'e...

Poreho...

Combien de fois, quand Nani était bébé, lui a-t-elle chanté cette berceuse...

Poreho !

Bouche de maman chantant la mer...

Bouche de maman chantant l'île entourée de beaux poissons...

Poreho !

Bras de maman serrant Nani...

Corps de maman petit bateau dansant doucement au fil de l'eau pour éloigner la tempête...

Entre-temps, Janek s'est frayé un chemin dans la foule et est entré dans le bureau du port transformé en quartier général. Là, des hommes et des chefs de village discutent et font le point sur la situation. L'île commence effectivement à disparaître et l'exode a débuté. Un navire a accosté deux jours plus tôt et a emmené trois mille personnes.

— Il a promis de revenir, mais rien n'est sûr ! explique quelqu'un.

— Et s'il le fait, crie un autre, on ne sait pas quand il réapparaîtra ! Les moyens de communication sont coupés !

— Oui, ajoute un troisième, il n'y a plus d'électricité. Seul le phare principal de l'île continue à fonctionner car il est autonome.

Deux heures plus tard, à la lueur de quelques lampes à pétrole disposées de-ci de-là sur le port, Janek rejoint sa femme et sa fille. *Te fetià*, les étoiles, sont invisibles, et *te ua*, la pluie, tombe toujours.

« Reposez-vous », pense-t-il en regardant dormir les deux sirènes de sa vie. Mais Youmi l'a senti.

Elle frémit :

— Qu'as-tu appris ?

Janek répond :

— Un paquebot doit venir !

— Quand ? demande Youmi.

— Bientôt, répond Janek, mais il faudra au moins deux voyages pour nous évacuer tous. Les gens du port nous estiment à six mille.

Le lendemain, *te râ*, le soleil, point à peine, mais déjà Janek, Youmi et d'autres sont réveillés.

Janek se lève dans la lumière filtrée par la pluie.

— Hier soir, explique-t-il, des missions ont été données. Avec d'autres, nous allons rapatrier le plus de nourriture possible, et les responsables du port vont quadriller le terrain et tirer au sort ceux qui partiront en premier.

— D'accord, répond son épouse.

C'est son petit mot fétiche. Par une sorte de principe qui n'est pas du tout rigide, elle accepte tout ce qui est possible. Par contre, elle s'interpose quand les choses sont injustes, et elle se dresse quand elles sont inadmissibles.

Janek poursuit :

— Ne quitte pas Nani d'une semelle ! Qu'elle dorme le plus longtemps possible, je vais te chercher du thé.

Il revient avec un gobelet.

— Si vous avez faim, des réserves de nourriture sont entreposées dans une pièce du troisième bâtiment, et dans celle d'à côté sont entassées des serviettes et des couvertures.

Puis il laisse sa femme et part avec d'autres hommes.

À raison d'une centaine de personnes par groupe, soixante-deux groupes sont constitués, et le sort décide que celui dans lequel sont Janek et les siens fera partie du premier voyage. Youmi en est autant soulagée que dérangée. S'il n'y avait pas Nani, elle monterait dans le dernier navire ; elle n'aime pas les privilèges.

Mais Nani passe avant tout !

IL FAUT SAUVER LA VIE DE NANI !

Alors, elle serre le papier portant le numéro du groupe dans lequel ils sont ainsi que le cachet du port, et, comme elle le range dans son sac, un homme passe en criant dans un porte-voix :

— Pour éviter les dérapages, en cas d'arrivée d'un bateau, les familles se présenteront dans l'ordre des groupes qui ont été tirés. Nous aurons le temps ! Entendez-nous, c'est important ! Personne ne devra courir ! Pour la sauvegarde de tous, tout devra se faire dans le calme ! Il faudra un long moment pour embarquer trois mille personnes...

Puis les mères et les enfants se rassemblent ; il s'agit de tuer le temps. Des cercles de jeux sont créés : des petits coins où, malgré les circonstances, avec presque rien, on fait sortir la joie ! On envoie en l'air une chanson :

— *Poreho* ! entonne Youmi.

Et on fait frapper dans les mains !

Et les mots roulent et se forment, et ressortent délicieusement des petites bouches ornées de dents.

Et des guitares sorties d'on ne sait où fleurissent ainsi que des tambourins...

Et, pour les plus grands, on raconte des histoires où des sorciers, *tahua*, amadouent la déesse pluie *te ua* en dansant pour elle pendant des jours et des nuits, et ils lui offrent du cochon grillé. Alors, vêtue de ses mille millions de gouttes, *te ua* se retire majestueusement et disparaît, et *te râ*, le soleil, réapparaît ! La pluie, certes nécessaire, accepte de ne plus avoir le premier rôle...

Puis Janek et d'autres arrivent avec une tonne de bonbons trouvés dans un grand magasin : au caramel, à la vanille, à la fraise. Alors, les petites mains plongent dans les sacs en plastique et les doigts s'appliquent à choisir. Petit bruit de papier qu'on froisse et petits yeux qui pétillent. Oh, comme ils semblent bons ces bonbons à l'abri de la pluie qui tombe ; ils ont le goût d'un printemps intérieur...

Hélas, la trêve est de courte durée. Car d'heure en heure, l'ombre sombre de la peur déploie ses ailes sur l'île comme celles d'un très grand oiseau ; l'angoisse gagne du terrain.

Et l'eau monte, grignotant l'île, et les guetteurs le signalent. Alors, chez les adultes, un trafic de numéros de groupes commence : cent mille francs pacifiques demandent certains en échange de leurs places sur le premier paquebot. Et, quand les hommes profitent de la peur, ce n'est pas bon...

Trois jours passent ainsi, pendant lesquels on scrute les horizons bouchés de la mer et du ciel. On ne voit rien au-delà de cinquante mètres. L'île isolée du reste du monde est plongée dans une espèce de purée de pois et elle continue de s'enfoncer. L'eau est partout, la tension monte. Et même s'ils n'en disent rien, de nombreux îliens pensent qu'ils vont tous finir noyés. D'ailleurs, la moitié sud de l'île est déjà submergée...

Et, tandis que les enfants ont encore la ressource de jouer, les grands ne savent plus à quel dieu se vouer ni quoi faire pour que quelque chose se passe.

Mais soudain, perçant le rideau de pluie et la soupe de nuages, un son grave et profond de sirène leur parvient :

VOUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUU...

Et quelques instants plus tard, se profile dans la brume épaisse le nez d'un paquebot gigantesque...

Passe alors un instant de silence, puis une clameur s'élève du port et s'échappe des bâtiments ! Et dans des hurlements, les gens jaillissent sous la pluie, se bousculent, chacun rassemble sa famille et tente d'attraper son bagage...

Et une panique collective surgit, reléguant toutes les consignes d'ordre, de calme et de tour de rôle au placard.

Et le monstre de la peur aux douze mille jambes se rue comme une bête hurlante vers les quais !

Pour ne pas être emportée dans cette folie, Youmi attrape Nani et la tire sous le préau, à l'écart. Mais la peur brame aussi en elle. Serrant sa fille à la faire éclater, elle hurle :

— Janek ! Janek !

Car il est son bateau à elle ! Et, enfouie dans le corps de Youmi, Nani s'agrippe de toutes ses griffes à sa mère.

— Je suis là ! rugit Janek en les empoignant.

Puis il crie :

— Ne vous inquiétez pas, nous monterons dans le bateau suivant ! Il y aura un autre bateau !

Et comme il prononce ces mots, **VOUUUUUUUUUUU**, une autre sirène troue l'horizon ! Le premier paquebot n'était pas seul...

Alors la foule se calme et desserre un peu les dents. Puis, selon l'endroit où ils sont, les gens constatent les dégâts : des personnes sont tombées et ont été piétinées ; il y a des plaies et des bras cassés ; et un grand-père gît au sol, agonisant.

Son petit-fils à la peau brune, un garçonnet de la taille de Nani, se jette sur lui en hurlant. L'effroi s'affiche sur les visages : qu'est-ce qu'on a fait ?

Des personnes se précipitent, empoignent l'enfant et le décrochent du vieil homme. Puis l'une d'entre elles soulève la tête de ce dernier, essaie d'écouter son cœur pour voir s'il bat, lui prend le pouls, mais c'est trop tard. Le vieil homme n'est plus de ce monde... Le vieil homme s'en est allé... Son souffle s'est arrêté.

Alors, l'homme qui s'était penché se lève, saisit l'ancêtre sous les aisselles, demande à quelqu'un de l'aider, et ils rapatrient le corps loin de la cohue, sous le préau. Derrière

eux, un troisième homme les suit avec le garçonnet.

En les voyant arriver, Janek, Youmi et Nani s'approchent et apprennent ce qui s'est passé.

Le garçon s'appelle Semeio. Dans la langue de l'île, ça signifie miracle ou signe miraculeux. Et Youmi l'entend tout de suite ainsi quand ses yeux se posent sur ce petit enfant des hommes qui, malgré son jeune âge, a déjà un air si grave. Son grand-père a rendu l'âme et l'enfant ne crie plus puisque son Ipa ne l'entend plus : il est parti sans adieu et sans bruit, a franchi la barrière des morts.

Semeio sèche ses larmes, se redresse et demande calmement où son grand-père va être enterré. Il était sa seule famille depuis deux ans. Ou plutôt, chacun était la famille de l'autre : toujours ils s'accompagnaient. Il est donc maintenant le seul à pouvoir s'occuper de sa dépouille qui ne peut pas rester comme ça, dehors au vent sous le ciel ! Il doit rejoindre le sol de l'île ! Il doit être recouvert !

Semeio lève la tête et toise les adultes qui l'entourent. D'une certaine façon, il leur demande des comptes. On a tué son grand-père, maintenant il faut assumer !

Il dit :

— Ipa aimait les dattiers...

— Il y en a un à quelques mètres derrière le port, indique une femme affectée.

— Allons-y, dit celui qui a porté le vieil homme.

— J'ai vu des pelles, je vais les chercher, dit Janek.

Janek rapporte trois pelles et, suivi par Youmi et Nani, se joint au groupe des fossoyeurs.

Effectivement, à quelques mètres du port, un dattier se bat contre la tempête.

Les hommes le rejoignent, et, dos courbés et têtes baissées pour résister aux éléments, ils se mettent à creuser à son pied. Et le sol détrempé ne se fait pas prier : il accepte de s'ouvrir aisément et accueille le corps du vieillard.

Quand il est recouvert, l'enfant dit :

— Laissez-moi seul.

Et tous s'en vont, sauf la pluie qui les entoure : le dattier, la tombe et l'enfant.

Semeio pose ses mains sur le tronc de l'arbre.

— Remplace-moi, dit-il. Reste avec lui, je t'en supplie... Tiens-le avec tes racines, il m'a toujours accompagné.

Puis, incapable de s'en aller, il s'effondre, la tête entre les genoux, et se met à pleurer.

— On ne peut pas le laisser, dit Youmi qui ne s'est pas vraiment éloignée.

Cachée derrière un des murs du port, elle ne l'a pas quitté des yeux.

— Janek, demande-t-elle, que penserais-tu de l'adopter ?

Janek hoche la tête sans hésiter ; il s'apprêtait à lui poser la même question.

— Et toi Nani, qu'en penses-tu ? demande Youmi.

Nani aussi est d'accord.

Quelques minutes plus tard, en somnambule, Semeio quitte le dattier. L'enfant au cœur broyé ne le sait pas mais, à cet instant, cachées derrière les nuages, toutes les étoiles invisibles du ciel sont à l'œuvre et guident ses pas vers le préau.

Là, à l'abri de l'eau qui tombe, Janek, Youmi et Nani l'attendent. À son entrée, ils l'approchent et l'entourent en douceur. Puis, à la façon d'un chevalier mettant genou à terre devant son roi, Janek s'agenouille devant lui :

— Enfant de l'île, accepterais-tu d'entrer dans notre famille ? lui demande-t-il directement car, au vu des circonstances, il n'a pas le temps de prendre de gants ni de suivre un protocole.

L'enfant perdu le regarde... Puis, le temps de comprendre ce qu'on lui propose, ses yeux s'agrandissent d'espoir ; il fait oui de la tête.

— Bravo... Très bien... Je suis Janek ! dit Janek.

— Et moi Youmi ! dit Youmi.

— Et moi Nani ! dit Nani.

Semeio essuie son visage.

— Quel âge as-tu ? demande-t-il à Nani.

— Huit ans, répond la fillette.

Ça tombe bien, les deux enfants ont le même âge ! Et, tandis que les dernières personnes de la première fournée

embarquent sur le paquebot, ils échangent quelques paroles sous le préau et font un peu connaissance.

Deux heures plus tard, le premier paquebot s'en va et le deuxième prend sa place. Et cette fois, les trois mille personnes y accèdent dans un grand calme. Imperturbablement, la pluie continue de tomber.

Le bateau compte deux étages inférieurs et trois étages supérieurs. Les premières familles qui montent prennent possession des cabines, et les suivantes, comme celle de Janek et de Youmi, se répartissent sur les ponts.

Serrant les serviettes et les couvertures qu'on leur a données, Youmi s'affaire à délimiter un coin contre une barrière sur laquelle ils pourront faire sécher leurs vêtements.

Et ils se couchent car la nuit est tombée, et parce que le capitaine du navire ne veut pas repartir tout de suite.

Et la nuit les prend sous son aile...

À l'aube du lendemain, **VOUUUUUUUUUUUUUUUUUUUU**, le paquebot appareille, laissant les quais vides de tous ceux qui s'y trouvaient.

Seuls traînent encore quelques grands oiseaux de mer que la montée des eaux n'effraie pas, et, sur le tableau du bureau transformé en quartier général, flotte un mot écrit à la craie par un vieux capitaine.

Le 17 septembre, a-t-il noté dans la langue de l'île.

Ne perdez pas courage. Nous avons laissé quelques vivres dans le troisième bâtiment. Un dernier bateau passera d'ici une semaine.

Accrochés au bastingage, Semeio, Nani, Janek, Youmi et les autres regardent leur île mangée par la pluie s'éloigner. Elle fond comme un morceau de sucre.

La gorge serrée et les mains posées sur son cœur au-dessus duquel se trouvent les lettres, Nani la photographie mentalement pour la garder dans sa tête avant qu'elle ne disparaisse. Et, à toute vitesse, comme on dresse un inventaire, elle salue tous ceux qu'elle aime.

Les palmiers et les citronniers !

Les bougainvilliers, les amandiers, les hibiscus, et les belles fleurs de tiaré !

Elle salue le vent de l'île et l'odeur de la terre sous les

feuilles.

Elle salue les mouettes et les perroquets !

Elle salue la maison en pierre à deux étages, et elle salue l'escalier ! Elle s'est tellement souvent assise sur ses marches...

Et dans l'eau bleue entourant l'île, elle salue les beaux poissons-papillons, les poissons-clowns, les poissons-limes...

Elle salue les tortues marines et les dauphins à long bec !

Elle salue les très beaux coraux et les coquillages superbes !

Elle salue Moo passant furtivement à pas de loup dans le salon.

Moo cuisinant.

Moo mettant des fleurs dans un vase...

Elle salue Ipa assis sur sa chaise cannée...

— Adieu belle île, dit Janek d'une voix étranglée, on ne t'oubliera jamais.

— Oui, adieu belle île, reprend Youmi, et des larmes coulent de ses yeux ; des larmes au goût de la mer...

II

LA TRAVERSÉE



Leurs places regagnées, Nani, Semeio, Youmi, Janek et les autres parlent peu ; ils sont épuisés. Les jours précédents ont été très éprouvants, ils ont dû beaucoup lutter. Enveloppés dans leurs serviettes et comme nus sans leur île, ils se laissent emporter, confiants malgré les grandes vagues.

— Où allons-nous ? demande Youmi.

— Qu'importe, lui répond Janek. N'importe où sur le continent, là où la terre se tient et où on voudra bien de nous ; nous n'avons pas vraiment le choix.

Et il s'allonge pour montrer l'exemple.

Cinq minutes après il dort.

Nani s'approche de Semeio :

— Nous aussi, lui confie-t-elle, nous avons laissé Ipa...

Et malgré toutes les présences sur le pont, à cause des bruits de la mer, du vent et des ronflements des moteurs, ils sont comme seuls, enveloppés dans un cocon.

Alors Nani ouvre la grande armoire de son cœur, attrape le livre de ses souvenirs, et l'ouvre à la page : IPA.

— Il avait dix ans, commence-t-elle, quand, avec ses parents, ils ont eu un grave accident : leur voiture a roulé dans un ravin. Son père et sa mère sont morts sur le coup et lui ne pouvait plus bouger ses jambes ; elles étaient immobilisées. D'ailleurs, personne ne sait comment il a réussi à sortir du ravin, et comment il s'est retrouvé au-dessus, sur un chemin où un berger l'a trouvé. L'homme a laissé ses moutons et l'a emmené à l'hôpital, mais les médecins n'ont rien pu faire. Les jambes d'Ipa étaient mortes avec ses parents ; il ne pourrait plus jamais les utiliser. Alors, il y a trois jours, quand on a quitté à pied la montagne, forcément il n'a pas pu nous suivre, et Moo et lui sont restés. Maman dit qu'ils s'aiment plus que le verbe aimer. Elle dit que l'amour rend très fort, qu'il permet de tout supporter. Mais, avant qu'on ne parte, il m'a donné trois choses pour m'accompagner : une pierre de l'île à mettre sous ma future maison quand je serai devenue adulte ; un oiseau à lui renvoyer quand on aura trouvé un endroit où s'installer et qu'on ne sera plus inquiets ; et des lettres qu'il a écrites et que je porte sur moi. Je ne les ai pas encore lues. Est-ce que tu veux les voir ?

— Oui, répond le garçon.

Alors, le souffle court, Nani plonge sa main sous ses deux robes vers son cœur, et sort la pochette en plastique comme si elle la sortait de son cœur.

— Je dois en prendre soin, dit-elle en saisissant la

première lettre. Elles doivent me servir toute la vie !

Et elle commence à lire : « *Ma Nani...* »

Quand elle termine, les deux enfants sont suspendus. Ils savent qu'ils ont lu des choses importantes, et même qu'ils ont accédé à de très grandes vérités. Et surtout, si Nani a lu la lettre en entendant dans son cœur, comme venant d'une montagne lointaine, l'écho de la voix d'Enoha, Semeio a cru parfois percevoir la douce voix de son Ipa.

— Il s'appelait Mano¹, confie-t-il à son tour. Avec un prénom pareil, il disait qu'il me protégerait...

— Il va le faire ! s'écrie Nani. Tu as entendu les mots de la lettre ! Il n'est pas mort, il est seulement bien caché !

Semeio hausse les épaules tristement. Il aimerait pouvoir le croire ; ça lui rendrait les choses plus faciles. Mais les mots ne sont que des mots, et il a quand même assisté à la chute de son grand-père, a vu des gens le piétiner, puis il l'a recouvert de terre contre les racines d'un dattier...

— Si tu veux, propose Nani, chaque jour, on lira une lettre ensemble.

Ensuite, des bols de riz sont distribués, de l'eau et du poisson cuit. C'est une bonne surprise pour les ventres affamés, ça remonte le moral. Et la journée passe ainsi.

Et, alors que le paquebot s'endort sous la pluie qui faiblit, une idée éclôt dans le cerveau de Nani. C'est, depuis un tiroir de la grande armoire de son cœur, le cinquième du côté gauche, une étoile de la boîte à bijoux se trouvant dans la

constellation de la Croix du Sud qui la lui a soufflée... Avec Ipa, depuis une des fenêtres de la maison de pierre, ils observaient souvent le ciel étoilé.

« Je ferai ça demain », se dit-elle le cœur réjoui.

Et, se tournant sur le côté droit, elle se laisse glisser dans le sommeil, certaine que Semeio sera content.

À raison d'environ quinze nœuds par heure parce que la mer est mauvaise, le lendemain, le paquebot a bien avancé et a quitté la zone de tempête.

Debout à l'avant du navire, Janek, Nani et Semeio saluent le retour du soleil et remercient la mer de s'être apaisée. Elle n'est plus grand dragon gris bouillonnant, elle a repris son visage bleu ondoyant et nacré.

Janek pose une main sur l'épaule de sa « vieille » petite fille, et l'autre sur celle de son « nouveau » petit garçon. Ils sont si frais dans leur tête ; c'est vrai, ils sont tellement beaux ! Janek doit se débrouiller pour que cette épreuve ne les secoue pas trop...

— Bientôt, annonce-t-il, apparaîtra une autre terre : nous accosterons le continent !

— Oui, mais où vivra-t-on ? demande Nani. Est-ce qu'on aura une maison ?

— Sûrement un jour, répond Janek, mais au début, on ira où on nous dira.

Il tord le nez :

— D'ailleurs, pendant un temps, avoue-t-il, je crains que le confort ne soit vraiment limité : on risque d'être parqués dans un coin un peu comme des animaux... Mais il faudra quand même être reconnaissants et patients. Tant de personnes à accueillir d'un seul coup, c'est compliqué, vous comprenez ?

— Oui, en conviennent les enfants.

— Mais, en attendant, regardons autour de nous ! clame Janek. La pluie a cessé de tomber, et nous sommes ensemble et vivants ! Et devant nous, à la proue du navire, savez-vous qui nous escorte ?

— Non ! répondent en chœur les enfants.

— Des poissons volants ! s'écrie Janek. Des raies qui ondulent, des baleines ! Leur existence remonte à la nuit des temps ! Elles peuplaient déjà les océans des millions d'années avant que l'homme n'apparaisse ! La mer c'est leur univers... Hier d'ailleurs, elles ont aidé le capitaine dans les grandes vagues : elles ont maintenu le paquebot droit ! Et en plus, ajoute-t-il mystérieusement, nous allons vers des hommes...

Ce disant, il s'assoit sur le pont du navire et leur demande de s'asseoir aussi.

— En tailleur et le dos droit, précise-t-il.

Et ils se retrouvent face à face sous le ciel, comme un petit cercle de sages.

— Voilà, commence Janek, il y a longtemps, très longtemps, très très très très très longtemps, la vie apparaissait sur la terre sous la forme de cellules qui étaient encore invisibles à l'œil nu, et de toute façon il n'y avait pas d'yeux pour les regarder.

Puis, au fil du temps, ces cellules ont grossi, se sont croisées et se sont multipliées, donnant les premiers mollusques et les vers.

Puis les plantes sont apparues, les animaux marins, et enfin les premiers animaux terrestres.

Vous avez entendu parler des terribles dinosaures, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est là qu'ils sont entrés en scène, il y a trois cents millions d'années !

Puis, sont apparues les plantes à fleurs. Après les tyrannosaures et leurs terribles congénères, ça a fait du bien de la douceur et des couleurs ; c'était une caresse pour les êtres...

— Oui les hibiscus que Moo met dans ses cheveux ! précise Nani. Et les belles fleurs de tiaré !

— Oui, les hibiscus, reprend Janek, et les premiers primates ! Et, profitant de la disparition des dinosaures, les autres mammifères vont se mettre à proliférer.

C'est alors, j'ignore pourquoi, que le cerveau de certains singes va se développer, et ces singes malins vont descendre des arbres et ils vont se redresser. Ça y est,

l'homo erectus est né : l'homme dressé ! Celui qui nous a précédés...

Puis il y aura l'homo habilis, celui qui devient habile et qui va prendre l'outil...

Et enfin, il y a deux cent mille ans, apparaît l'homo sapiens que nous sommes : l'homme savant !

Or voilà, et c'est là que je veux en venir, la recherche a démontré récemment que les hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, c'est-à-dire qui peuplent toutes les îles de notre monde et tous les continents, descendent tous de la même homo sapiens... Je veux dire que nous avons tous comme ancêtre commune la même maman qui était noire ! Son nez était plus court que le nôtre et ses cheveux étaient frisés. Elle est née il y a deux cent mille ans en Afrique. Une petite maman noire avec deux beaux yeux pour voir le monde, des petites mains pour le saisir et un gros cœur pour aimer. Imaginez-la...

Elle a enfanté des petits,
qui à leur tour ont enfanté,
et petit à petit, ses descendants se sont déplacés sur la terre et ont migré dans le monde entier.

C'est seulement à ce moment-là, en fonction de la vie qu'ils vont vivre, de leur environnement et du climat sous lequel ils vont habiter, que les hommes vont se différencier. Dans le cas des blancs par exemple, leurs visages se décolorent parce qu'ils vivent dans des zones plus froides.

Et différentes langues naissent, des croyances et des arts, chaque peuple apprivoisant son monde et se mettant à le façonner.

Ainsi, les différents peuples se sont fabriqués une culture et

ils se sont distingués.

Mais, quand on voyage sur la terre et qu'on croise d'autres personnes, en dépit de toutes les différences qui peuvent nous sauter au visage et qui peuvent nous séparer, on doit se dire qu'au fond, nous sommes tous sortis du ventre de la même maman, et que nos corps à tous fonctionnent suivant les mêmes mécanismes.

Souvenez-vous-en quand vous rencontrerez les gens du continent. Rappelez-vous qu'à la base nous sommes tous frères, et que dans le fond nous sommes pareils, d'accord ? Avez-vous des questions ?

Sous le choc de ce qu'ils viennent d'entendre et parce que c'était très dense, les deux enfants restent muets. Puis Nani finit par dire :

— Mais alors, si ce que tu dis est vrai, moi et Semeio sommes vraiment frères ?

— Tout à fait, sourit Janek, à l'échelle de l'humanité, nous sommes tous frères ! Et maintenant, il l'est aussi à l'échelle de notre famille puisque nous l'avons adopté ! Alors, sois le bienvenu Semeio, fils de... ? demande Janek.

— Faratina et Tano ! répond Semeio.

— Et petit-fils de ? demande Janek.

— Mano ! répond fièrement Semeio.

— Bien... Alors sois le bienvenu, Semeio, fils de Faratina et de Tano et petit-fils de Mano ! Que notre future maison soit aussi ta maison, et que nous mangions à la même table et le même pain.

— Et, une dernière chose, précise Janek : si les gens du continent peinent à nous accueillir parce qu'ils craignent nos différences ou qu'ils ont peur de partager leur espace et leur

nourriture, montrons-leur que nous avons autant à leur apporter qu'à recevoir d'eux. Montrons-leur que nous leur ressemblons. Nous arrivons démunis parce que le ciel nous a tout pris, mais nous ne sommes pas des mendiants. Nous arrivons en frères libres et dignes, riches de tout ce que nous avons vécu jusqu'ici et riches d'être encore vivants. Est-ce que nous sommes bien d'accord ?

— Oui papa, murmure Nani.

— Oui, murmure aussi Semeio.

La séance sur les origines de l'humanité levée, Janek, Nani et Semeio quittent la proue du navire et retournent auprès de Youmi. En les attendant, celle-ci a préparé le petit-déjeuner : des noix, des raisins secs, des amandes.

— Cadeau de Moo ! déclare-t-elle alors que la troupe se rassoit.

Maigre festin pour quatre ventres affamés, mais festin quand même qu'ils dégustent grain à grain, et, quand il est terminé, Nani et Semeio se font un signe ; déjà une complicité les unit. En rejoignant la proue du bateau, ils ont repéré une cavité entre deux équipements du navire. Ils la retrouvent et s'y faufilent tels deux furets.

— C'est l'heure de la lecture, dit Nani en ressortant la première lettre.

Et, après l'avoir ouverte, elle lit avec aplomb : « *Ma Nani, mon Semeio* ».

Puis elle relit quelques passages à voix haute parce qu'elle pense que Semeio a besoin d'une deuxième couche :

« *Tu sais toi qu'il est un peu bizarre ton Ipa, mais tu sais aussi qu'il ne raconte jamais n'importe quoi, et tu sais comme il t'aime !*

Je t'ai déjà expliqué que ce qu'on voit ne dit pas toujours la vérité. Par exemple, quand les gens ne sont plus là, on croit qu'ils sont morts alors qu'ils sont seulement cachés. Les défunts sont dans nos cœurs, et si on se concentre, on les

entend murmurer.

Dans le cœur, on a une grande armoire, Semeio, remplie de millions de tiroirs, et tout ce qu'on a appris et aimé est là, bien rangé au fond de soi. »

— Comme tes parents qui étaient pêcheurs, commente Nani : Faratina et Tano ! Et comme le dattier de l'île...

Et, marquant deux secondes de pause, elle termine : « *lpa et lpa Mano !* »

Semeio a les larmes aux yeux. Les mains tendues, il demande à voir la lettre.

Des mots y ont été rajoutés avec un autre stylo : « *mon Semeio* », « *Semeio* », et en fin de lettre : « *et lpa Mano !* »

Et ça n'a pas été une mince affaire pour Nani de dégoter un stylo sur le pont du paquebot, à l'aube, alors que sa famille dormait encore dans le nid confectionné par Youmi tout contre la barrière.

Elle s'est tout doucement levée, et est partie sur la pointe des pieds... Elle ne devait pas réveiller les siens, sinon ils l'auraient questionnée,

et Semeio se serait sûrement réveillé,

et ça aurait fait capoter sa très grande entreprise : tout serait tombé à l'eau.

— Auriez-vous un stylo ? a-t-elle demandé à droite à gauche à ceux qui ne dormaient plus.

Mais les uns après les autres, les gens secouaient la tête ; ils étaient tous démunis. Apparemment, les stylos ne font pas partie des choses à emporter en priorité quand on s'enfuit.

Jusqu'au moment où un homme a sorti l'objet demandé et le lui a tendu avec un sourire.

— Oh merci ! a dit Nani. Je vous le rapporte très vite, c'est

possible ?

L'homme a fait signe que oui.

Alors, dans un coin tranquille, la fillette a sorti sa pochette et toutes les lettres qui s'y trouvaient, et sans rien lire du contenu de chacune, elle a par-ci par-là ajouté « *Semeio* » ou « *mon Semeio* »... Et, à côté de la signature d'Ipa, elle a victorieusement ajouté « *et Ipa Mano !* »

— On peut en lire une autre ? demande soudain Semeio, soucieux de voir si la magie va à nouveau fonctionner.

— Oui, d'accord ! répond Nani, mais, pour corser le jeu, elle ajoute : Cette fois, je vais en prendre une au hasard !



Lettre n° 6

Ma Nani, *mon Semeio*,

Sais-tu (*commence Nani, puis elle se reprend et corrige*)...
Savez-vous que tout ce qui est vivant part d'une graine ?
Réduisez tout à des graines et le monde tiendrait dans un sac !

Savez-vous aussi que toutes les mers du monde communiquent ?

Alors, ne vous sentez jamais étrangers sur une terre étrangère, car ce qui est étranger effraie, et la peur fait naître des monstres...

C'est vrai, vous savez, sans la peur, les monstres n'existent pas.

Et en tout cas (*précise la lettre pour finir*), nous, nous serons cachés au fond de vos cœurs dans le calme.

Et c'est signé : lpa et lpa Mano !

— Euh... Tu peux relire ? demande Semeio qui se demande s'il a tout compris.

— D'accord, répond Nani.

Et ils relisent la lettre ensemble et en parlent pendant un petit moment ; ils font leurs petits commentaires.

— C'est vrai que d'une graine, dit Semeio, peut sortir un baobab !

— Et nous aussi, dit Nani, à la base nous sommes une graine...

— C'est vrai, approuve Semeio, et si on avait une graine de toutes les plantes de l'île, on pourrait la replanter !

— Oui, répond Nani, mais il faudrait aussi avoir la mer pour la mettre autour, le climat de l'île, et il faudrait les montagnes !

— Oui, tu as raison, dit Semeio.

Puis soudain, il déclare avec malice :

— Mon grand-père est un requin, il suit peut-être le bateau...

— ARRRRR ! fait Nani en faisant mine de le mordre.

Et en riant, ils glissent les lettres dans la pochette ; il y en a treize... Nani les range sur son cœur.

Lettre n° 7

(Lue par Nani le lendemain,
au même endroit sur le pont
où leurs parents les ont envoyés se promener
car il fait un peu froid.)

Ma Nani, *mon Semeio*,

Je reviens à la grande armoire. Elle est mystérieuse... On peut même dire qu'elle est magique ! Certains de ses tiroirs sont si profonds qu'on peut y planter des arbres !

J'ai connu quelqu'un qui, en quittant l'île, y a planté un bougainvillier. Il savait qu'il serait parti longtemps. Et, pendant son absence, le soir, il rendait parfois visite à son arbre ; il s'asseyait à côté... Et, loin de l'île, son cœur a fleuri !

Mets toutes les choses et toutes les personnes qui te manquent dans l'armoire de ton cœur, Nani, et en pensée, viens quelquefois les caresser...

Tu sais, quand on aime on est aimé, c'est ça le très grand secret !

Ipa et Ipa Mano !

La lecture terminée, les deux enfants se regardent. Un grand calme les a envahis.

— Que vas-tu planter dans ton cœur ? demande Semeio à Nani.

— Je ne sais pas encore, répond Nani. Un hibiscus peut-être... Et toi ?

— Un dattier, répond sans hésitation Semeio.

— Oh, quelle bonne idée ! s'écrie Nani en comprenant son intention.

Et, le cœur en fête, elle demande :

— Quand on sera dans une maison et qu'on aura à nouveau des crayons, est-ce que tu me le dessineras ?

Ma Nani, *mon Semeio*,

Encore quelque chose à te dire ma chérie (*à vous dire, reprend Nani*) : on peut pleurer pendant quelques heures ou pendant quelques jours parce qu'on a une raison, et pleurer quelquefois soulage... Mais vient un moment, ensuite, où il faut ranger ses larmes car les pleurs empêchent l'action.

C'est comme la pluie sur l'île. Un peu d'eau permet aux graines d'éclater et aux pousses de germer, et les fleurs sortiront, superbes ! Mais trop d'eau noie les graines qui alors pourriront, et aucune pousse n'en sortira. La vie ne sort pas de la pourriture ! La vie n'aime pas quand on baisse les bras ; elle a besoin de combats !

Alors Nani, pleure si tu as besoin de pleurer, mais ne pleure pas trop longtemps. À un moment, prends un mouchoir et offre-lui toutes tes larmes, puis prends une feuille de papier, et dessine par exemple un arbre ou un grand bouquet de fleurs !

Ou va planter une vraie graine dans un jardin : ça aussi c'est une bonne idée !

Ou chante une chanson à voix haute !

Tu connais ce proverbe de l'île, Nani : « L'oiseau qui chante ne sait pas si on l'entendra... » Il est beau mais, entre nous, je ne le pense pas exact. En fait, l'univers est rempli d'oreilles : il y a des oreilles partout ! Et si vous chantez, il y en aura toujours une qui recevra une petite note...

Et une petite note, c'est une très jolie récolte ! C'est comme

une goutte de miel, ou une goutte de soleil... Ça va droit au cœur, c'est très doux et ça réchauffe. Je t'assure, reçois cette leçon, Nani, c'est la vie qui me l'a apprise. Et chante pour toi et pour le monde !

Dans ma prochaine lettre, je te raconterai les flots de larmes que j'ai versés à dix ans ; j'ai failli m'y noyer tu sais...

Puis je te raconterai mon premier chant après les larmes, et tout ce qui s'en est suivi.

Ipa qui t'aimera toujours.

Ipa caché dans ton cœur,

Ipa caché dans les arbres,

Ipa debout dans ton ciel ! *et Ipa Mano !*

Silencieusement, Nani referme la lettre, le cœur rempli d'un grand sentiment.

— Quand on pourra, dit-elle, on collera ces lettres dans un cahier pour qu'elles ne soient plus volantes.

— Oui, tu as raison, dit Semeio, tu dois les protéger, et si tu es d'accord, on pourrait changer les « tu » en « vous » pour que Ipa Mano me parle vraiment aussi...

— D'accord, répond Nani, on enlèvera ce qui est faux en faisant des découpages. On faisait ça à l'école quand il fallait retirer les erreurs qui s'étaient cachées dans les phrases ! Puis on faisait des collages et, entre les mots collés, on corrigeait.

— Et on dessinera entre les lettres, dit Semeio. Ça fera un beau carnet de voyage...

— D'accord, répond Nani, mais il faudra que les dessins soient très beaux !

Puis, ayant lu la lettre numéro deux, qui dit qu'il ne faut pas oublier d'où l'on vient, ils projettent de dessiner l'île.

— Je ferai la montagne, dit Nani.

— Et moi les plages ! dit Semeio.

Et comme ils parlent de rivages, un cri leur parvient de la proue du paquebot : « Terre ! Terre ! »

Et relayé par d'autres, le cri se propage à toute vitesse comme une onde sur tous les niveaux du navire.

Alors, s'extirpant de leur cachette, Nani et Semeio courent

parmi les gens qui se lèvent.

Parvenus à la barrière, ils constatent que Youmi a démonté le nid.

— Que chacun prenne son bagage, on y va tous ! dit Janek.



Le campement levé, Youmi, Janek et les deux enfants se retrouvent avec d'autres passagers, debout à l'avant du navire. Au loin, une côte découpée se dessine. Les mains en visière au-dessus des yeux, tous tentent de l'apercevoir.

— Oh, s'exclame Nani en atteignant un trou dans le bastingage, elle n'est pas entourée d'eau !

— Si, en fait elle l'est, dit Janek, mais on manque de recul pour le voir. Pour s'en rendre compte, il faudrait l'observer de plus haut, depuis la Lune par exemple... Finalement, ajoute-t-il, les choses sont rarement comme on les voit.

Puis, regardant Youmi, il lui offre un maigre sourire :

— Quelle aventure, on ne s'attendait pas à ça...

Et, tandis que le décor de leur vie future se profile devant eux, une grande inquiétude le saisit. Il revoit ce qui s'est passé : les adieux dans la petite maison de pierre où Moo et Ipa sont restés,

la descente folle de la montagne,

la maison qui les a abrités,

l'attente à n'en plus finir dans les bâtiments du port devant les eaux démontées,

l'arrivée inespérée d'un paquebot déclenchant la panique,

la triste mort d'un grand-père et sa tombe creusée sous un arbre,

Semeio qu'ils ont adopté, ils ne pouvaient le laisser comme ça,

puis l'évacuation de l'île sur le pont d'un navire...

Et le cœur de Janek se noie, submergé par les souvenirs.

Il se revoit enfant, courant pieds nus vers sa mère. Elle s'appelait Perle de lune : Poehina...

Il revoit la tombe de son père qu'une mauvaise blessure emporta. Alors, afin d'être à la hauteur du roi qu'il était pour lui, Janek ne le pleura pas. Il le salua debout face à l'océan, et l'esprit de son père partit à dos de barracuda !

« Adieu terre de nos ancêtres aux contours léchés par des vagues... Adieu parfum des fleurs et vent du large... Adieu moustiques aussi, et béton qui ces derniers temps avait trop envahi l'île. Peut-être étions-nous devenus trop nombreux ? pense Janek. Qui sait si l'île n'a pas craqué sous notre poids... »

Il attrape Youmi pour ne pas chanceler. Elle a beau être toute fine, elle est parfois plus solide que lui. Elle tient de son père Enoha : en elle coule le sang des arbres.

— Espérons, lui dit-il, que le plus dur est passé...

Mais, pour avoir entendu des témoignages d'exilés, il sait qu'une longue épreuve les attend. Ils vont débarquer sur un sol inconnu où les gens parlent une langue inconnue et où en plus il fait froid.

« On a bravé la fureur de la mer et du ciel, pense-t-il, notre fuite a été héroïque ! Mais on ne va pas nous décorer de colliers de fleurs à l'arrivée... On n'arrive pas comme des touristes avec beaucoup d'argent à dépenser. On arrive maigres et gelés, comme de pauvres naufragés. »

Et, alors qu'il songe, accablé, que c'est plus facile d'être du côté de ceux qui peuvent aider que de ceux qui ont besoin d'être aidés, il s'entend appelé dans son dos.

Janek fait volte-face : Paï est derrière lui, un voisin et un ami de la montagne ! Monura, sa femme, et leur bébé l'accompagnent.

Le visage de Janek s'éclaire :

— Eh ! Où étiez-vous ? Quel bonheur, c'est un miracle de vous voir !

— Dans une cabine ! répond Paï. Nous avons eu de la chance !

— Tant mieux pour le bébé ! dit Janek. Bon sang, que c'est bon de vous retrouver ! Petit poisson, il aurait eu froid sur le pont...

Ils se prennent dans les bras. Ils sont maintenant beaucoup plus que des amis : ils portent la même histoire !

Janek empoigne Semeio, graine de petit homme trop tôt meurtri par la vie.

— C'est Semeio ! dit-il. Il vit avec nous désormais. Nous sommes sa deuxième famille !

— Oh, fait Paï, en devinant qu'il s'est passé quelque chose de difficile.

Il avance son poing fermé vers l'enfant :

— Salut Semeio ! dit-il.

— Salut, répond Semeio en choquant le poing de Paï, mais, au lieu de se sentir fort de ce geste, il se sent plutôt fragile.

— Qu'en dites-vous, propose Janek, puisque nous étions

voisins sur l'île que le ciel nous a ravie, et puisque ce même ciel nous a fait nous retrouver, si nous restions voisins sur la terre vers laquelle il nous envoie ?

Paï bondit, enthousiaste :

— Moi ça m'irait, qu'en pensent les femmes ?

Youmi et Monura approuvent.

— Et Laï ? demande Nani. Qu'en pense le petit crabe embobiné contre sa maman dans son tissu à grandes fleurs ?

Pleins de l'immense amour dont les jeunes mères débordent, les yeux de Monura plongent vers son petit d'homme aux yeux encore remplis de mer et de sable...

Puis, se penchant avec son chargement vivant, elle se met à la hauteur des enfants.

— Je vais répondre pour lui, annonce-t-elle, parce qu'il n'a que dix-huit mois. Il est d'accord ! D'autant qu'en grandissant, il n'aura aucun souvenir de l'île. Alors il compte sur vous pour lui en parler quand il sera en âge de comprendre.

— Oui, on le fera ! dit Nani. N'est-ce pas Semeio ? On aura beaucoup de choses à lui dire...

— Oui, répond gravement Semeio, il faudra qu'il sache d'où il vient.

Au même moment, à quelques kilomètres sur le continent, les autorités de trois pays sont mobilisées.

Deux semaines plus tôt, une dépêche les a informés qu'une île dans le Pacifique était en train de couler et qu'il fallait l'évacuer.

Alors, à quelques jours d'intervalle, des paquebots ont été affrétés avec pour mission de ramener les sinistrés. Ils avaient paré au plus pressé, mais la suite serait plus délicate

à gérer : des milliers de demandeurs d'asile étaient en passe d'arriver.

Alors, comment d'abord les accueillir ?

Puis comment les garder ? Comment leur permettre de s'installer durablement sur leur terre et leur donner les moyens de vivre et de trouver du travail ?



LE CONTINENT



— Allez, c'est parti ! dit Janek en posant son pied sur la passerelle. À nous ce nouveau monde ! Nani et Semeio, n'oubliez pas ce dont nous avons parlé : nous sommes tous les mêmes au fond ; malgré les différences apparentes, nous descendons d'une même mère...

Et, le cœur rempli d'inquiétude, ils s'apprêtent à quitter le bateau.

Et telle l'arche de Noé, le paquebot déverse son chargement de milliers d'âmes : des hommes, des femmes et des enfants aux visages défaits et aux regards un peu hagards. Ils n'ont pas encore vraiment réalisé ce qui leur arrive ; ils ont perdu leurs repères ; tout a été si soudain.

Une escouade les attend sur les quais : des policiers, des gens avec des brassards.

— Par là ! disent-ils en leur balisant un chemin vers des hangars.

Et les hommes en rang avancent ; les bébés sont portés ; les enfants sont tirés par la main.

Et la queue n'en finit pas de s'allonger. On dirait une armée qui se rend. Ils n'ont pas perdu la guerre, mais un autre type de combat, et ils avancent, de l'autre côté de la mer, à l'endroit où celle-ci les a échoués.

Dans les hangars, des personnes représentant des associations humanitaires leur sourient derrière des tables. À cause d'un problème de langue, la communication passe mal. Les familles sont comptées et triées. On ne recense pas encore leurs noms, ils retrouveront leurs identités plus tard. Pour l'instant c'est l'anonymat.

On leur distribue de la nourriture, des vêtements et des couvertures de survie. Car le ciel uni aux flots les a posés sous une autre latitude et c'est le mois de février. Nani et Semeio se retrouvent donc enveloppés dans des manteaux, et Laï, petit crabe habitué à s'ébattre nu au soleil, disparaît dans une chaude combinaison.

Des lieux ont été réquisitionnés pour installer momentanément les sinistrés : quelques chambres d'hôtel pour les familles ayant de jeunes nourrissons, des gymnases pour les autres et un collège désaffecté. On les y emmène, ils ont peu d'informations.

Ils prennent possession des bâtiments froids.

Les jours suivants s'égrènent doucement. Les îliens s'installent au mieux dans leurs campements et attendent. Si pour l'instant, ils sont ensemble, ils savent que ça ne va pas durer. Il n'y a plus de grands espaces qui seraient encore inhabités sur la terre où on pourrait les loger. Ils ne pourront pas rester en communauté. Comme des grains semés au vent, leur peuple sera bientôt éparpillé.

Parfois des gens débarquent au milieu d'eux et les prennent en photo ou les filment avec des caméras.

Parfois un riverain ému par leur sort leur apporte des couvertures et pour les enfants des jouets. Des curieux s'arrêtent aussi pour les regarder.

Certains s'en méfient... Ceux qui n'ont plus rien effraient souvent les mieux lotis. Qui sait, ils pourraient avoir envie de les voler ? Et ce débordement de personnes complètement démunies fait désordre dans la ville. Alors, si les gens du continent conviennent qu'il fallait les accueillir, ils ont hâte qu'ils soient partis.

Sinon, on leur a distribué des vivres et on a mis à leur disposition du matériel pour cuisiner. À la guerre comme à la guerre, ils font des feux pour se réchauffer. Les grands s'occupent des petits et les moyens se prennent en charge. Les cours de récréation du collège sont rapidement investies, ainsi que, dans les gymnases, les poutres et les espaliers.

Les enfants dénichent aussi quelques craies et dessinent sur les tableaux noirs.

Les hommes se regroupent pour discuter. Ils font des suppositions sur l'avenir et tirent des plans sur la comète. Car l'inconnu imaginé en silence ouvre les portes à la peur.

Et, pour s'apaiser, à un moment ou à un autre, ils reparlent toujours de l'île... Elle est à la fois si loin et si près, car elle est imprimée en eux.

Ils s'en bercent dès qu'ils ont les yeux fermés. Ses vagues lécheront toujours leurs rêves et leurs souvenirs,
ainsi que les cris de ses oiseaux,
et le chant du vent dans ses feuilles.

Les représentants des associations humanitaires qui leur ont apporté de quoi manger viennent quotidiennement les visiter.

Un jour, ils leur demandent qui préfère vivre à la ville et qui préfère la campagne ; et famille après famille, des dossiers sont montés. Il faut prendre en compte les métiers des parents ou au moins leurs capacités, et noter la présence ou non d'enfants et leurs âges s'il faut les scolariser. Et des cellules de soins sont ouvertes, car pendant la traversée, de nombreux îliens ont pris froid.

— J'ai faim maman, dit Nani, je mangerais même des ignames !

— Des ignames ! À la bonne heure ! s'exclame Youmi. Moo serait tellement contente de le savoir ! Qu'est-ce qu'on n'aura pas dû faire pour qu'enfin tu les apprécies !

Puis, s'accroupissant devant sa fille :

— Nous avons tous faim, ma chérie... Nos poissons à la chair tendre nous manquent. Mais, s'il te plaît, demande à ton ventre de patienter encore un peu. Tout le monde fait ce qu'il peut ici, et il n'y a pas de bureau des plaintes...

Et comme Nani hausse les épaules pour signifier qu'elle comprend, Youmi est prise d'une grande envie de pleurer. Mais elle ravale ses larmes et, allumant une bougie dans le temple de son cœur, elle s'agenouille et change les paroles de l'ancienne prière :

*Merci dieu du ciel pour le bateau
qui est venu nous chercher
Merci d'avoir préservé
notre petite famille au complet
Merci pour Semeio que tu nous as envoyé. À deux
on est plus fort que tout seul ; ce sera plus simple
pour Nani de se sentir accompagnée...
Merci aussi pour Moo et Ipa
sur lesquels tu es sûrement en train de veiller
Merci pour Paï et Monura
que tu nous as permis de retrouver
Et merci pour la suite que tu prévois pour nous.*

Et, sa confiance restaurée, elle propose un café chaud aux enfants : « Avec très peu de café, mais beaucoup de sucre et du lait... »

Nani et Semeio sont d'accord.

Lettre n° 9

(Lue cachés sous un escalier,
dans une école désaffectée remplie de gens
exilés en attente d'être relogés,
en sirotant un verre de café au lait.)

Ma Nani, *mon Semeio*,

Cette lettre est à lire à votre arrivée sur le continent,
quand vous serez en attente quelque part, un peu perdus
dans le vide car aucun lien entre vous et le continent n'aura
encore été tissé. Et la suivante sera à lire quand vous partirez
vers un endroit pour vous établir.

Mais pour l'instant, patience, vous êtes dans un lieu
d'attente dans lequel il n'y a sans doute aucun confort, un peu
les uns sur les autres, et vous vous demandez ce qui va vous
arriver...

*

Ma chérie, tu peux faire venir à toi tout ce dont tu as besoin,
mais pas en pleurant, pas en revendiquant, pas en
ronchonnant : en prenant ton courage à deux mains et en
affrontant tes limites. C'est-à-dire en t'asseyant là où tu crois
que ta vie s'est arrêtée et en lui faisant confiance. En
attendant, en écoutant, en respirant ; en chantant
éventuellement...

La vie est ta meilleure amie, Nani ! La vie veut que tu vives !

Et, pour t'y pousser, elle a beaucoup de tours dans son sac. D'ailleurs, parfois, elle a recours à la magie...

Tu verras, si tu suis cette règle-là, quelque chose d'extraordinaire se passera qui ouvrira la porte à l'espoir.

Mais que voilà une leçon difficile à faire comprendre à ma petite-fille de huit ans et demi. Laisse-moi te l'illustrer en reprenant mon histoire.

*

Donc, j'avais dix ans quand la voiture que mon père conduisait a basculé dans un ravin. Mes parents ont été tués sur le coup ainsi que mes jambes et ma joie de vivre... J'étais immobilisé. Je refusais tout ce qui était arrivé et j'étais odieux avec mon oncle Arou, le frère aîné de mon père qui, à la suite de la disparition de mes parents, avait décidé de m'adopter. Refusant de continuer à vivre, je repoussais son affection, sa nourriture, son aide. Je le harponnais avec des mots méchants chaque fois qu'il m'approchait. J'étais plus teigneux qu'un porc-épic ! Et je pleurais toutes les nuits. J'avais sombré au fond de l'océan infini, dans les abysses où n'arrive pas le soleil. J'appelais la mort. Je voulais qu'elle me saisisse.

Mais par chance, mon oncle Arou n'était pas d'accord, et si j'étais porc-épic, lui avait la patience et la ténacité des pékans ; ces martres qui arrivent à attaquer les porcs-épics et à venir à bout de leurs piquants.

Donc, un matin où je broyais du noir, il me proposa une sortie dans les montagnes de l'île et, comme je refusais de me changer les idées, il m'empoigna de force et m'attacha dans sa voiture malgré mes hurlements. Contraint, puisque

mes jambes ne me permettaient plus de m'enfuir, j'acceptai alors son pique-nique, à condition qu'il ait lieu au-dessus du ravin qui m'avait ravi ma famille. J'ignorais de quelle façon j'allais me venger, mais je voulais affronter ce trou dans la terre... Je voulais le défier dans un combat singulier ! Peut-être avais-je envie de m'y jeter ? En tout cas, je prévoyais de l'insulter, et ça promettait d'être grossier ; j'en avais gros sur le cœur !

L'oncle Arou hésita puis accepta, et on partit avec un plein panier de victuailles.

Parvenu à l'endroit fatidique, il m'assit à quelques mètres du ravin, mais je voulais être plus près. Tête de lard, je réussis à me traîner, et, alors qu'il essayait de m'appâter avec son cochon grillé, je sentis monter en moi un immense silence singulier... Était-ce l'âme de mes parents qui était là ?

Je ne sais pas, mais dans l'espace de ce silence, j'entendis gémir au loin, et tout en moi se figea ! Je cessai aussitôt de respirer, puis je questionnai Arou : « Mon oncle, n'entends-tu pas des plaintes ? »

Il rétorqua : « Ce sont les tiennes ! »

J'insistai : « Je t'assure, écoute, il y a quelqu'un qui appelle... »

Il vint s'asseoir près de moi. Lui n'entendait rien. Je le suppliai de descendre.

Un doute le prit, il réfléchit : « Que me donneras-tu en échange ? »

Et il ajouta : « Vu la pente, je te préviens, il faut que ça vaille le coup. »

Je lui promis alors de déposer mes épines : à compter de

cet instant, je ne serais plus porc-épic ! Il me toisa et vit que je disais vrai.

L'oncle Arou trimballait toujours une très longue corde dans sa voiture. Vu le nombre de ravins qu'il y avait dans l'île, il estimait que c'était un outil indispensable. Il la noua au pare-chocs de son véhicule, et, accroché à elle, descendit. Les pierres roulaient sous ses pieds, j'avais le cœur suspendu.

Il remonta plus tard avec quelque chose contre son flanc, sous sa chemise, que je ne vis pas tout de suite. C'était un chiot adorable ! Pauvre petit, ses quatre pattes étaient brisées ; il ne pouvait pas bouger. Dans l'instant, mon cœur bondit vers lui : je quittai d'un coup les abysses !

Tu connais la suite, Nani... Je le nommai Kousmine, il devint mon ami, mon frère ! Je le soignais en chantant pour lui, et, des heures durant, le caressais sur mon cœur. Je l'aimais plus que moi-même, et cet amour me soigna.

Un mois plus tard, Kousmine courait à nouveau partout comme un fou et mon cœur le suivait ! Il était devenu le prolongement de moi-même ; grâce à lui, je recourais en pensée ; j'avais retrouvé le goût de vivre !

Certaines personnes au village affirmèrent que ce chien m'était tombé du ciel. Ils avaient peut-être raison, à ceci près que le ciel est en nous, Nani ! Et si on a besoin de son aide, il faut le forcer un peu. C'est-à-dire ne pas se rouler en boule dans sa peine, quitter le centre de sa tristesse, et s'asseoir le cœur patient au bord des yeux, là où on pense que les choses se sont arrêtées. Car la vie ne s'arrête jamais, elle est partout autour de toi si tu te laisses attraper...

Tu ne le sais pas encore, mais tu es très puissante, Nani...
Tu as le pouvoir de forcer l'amour !

Ipa et Ipa Mano !

La lettre terminée, une heure plus tard, les deux enfants s'assoient le long de la grille de la cour du collège dans lequel ils sont enfermés. La suite de leur vie les tracasse. Comment être heureux sans l'île ? Que vont-ils devenir ? Dans quel monde sont-ils tombés ?

Les apercevant depuis la fenêtre d'une classe, Monura les rejoint.

— Pouvez-vous garder Laï un moment ?

— Bien sûr, répond Nani en empoignant le petit crabe et en l'accrochant à la grille.

Et, tandis que la maman s'éloigne, la fillette s'installe derrière lui et commence à chanter :

Poreho...

No roto'e te mete...

Ma oe na te fe'e...

Amuhia oe' te fe'e...

Poreho...

Et Semeio lui emboîte la voix.

Petit duo chantant la mer. Petit duo chantant l'île entourée de beaux poissons...

De l'autre côté de la grille, à quelques mètres d'eux (mais les enfants ne l'ont pas vue), une femme les regarde, intriguée.

Anapa Napa maĩ,

Toroe apu iti e...

Anapa Napa maĩ,

Toroe apu iti e...

Elle ne comprend pas un seul mot de ce qu'elle entend, mais son cœur s'ouvre en grand comme un champ, et reçoit en bloc les enfants !

« Ils sont pâles, se dit-elle. Par quel enfer sont-ils passés ? Leurs petits yeux sont cernés... »

Et, sans faire le détour par l'ancêtre commune née il y a deux cent mille ans en Afrique, la mère de tous, la petite maman qui était noire, elle se sent vibrer d'amour et de fraternité.

Rentrée chez elle, elle ameute les autres mamans du quartier. Elle s'appelle Fatiah. Elle aussi, la France l'a accueillie quand elle était enfant il y a de nombreuses années !

— Trois cents repas pour ceux qui sont dans cette école, en nous y mettant toutes, ce n'est pas très compliqué ! Il suffit que nous soyons trente et que chacune de nous cuisine pour dix !

Son enthousiasme se transmet ! D'appartement en appartement, comme des grappins qu'on jette, les téléphones se mettent à sonner... Ce sont les liens qui commencent à se fabriquer !

— Des enfants qui ont faim, juste là à notre porte, reprend Lise, une de ses amies, nous ne pouvons l'accepter !

Les amies de Fatiah réagissent comme Fatiah, et les amies

des amies de Fatiah aussi.

Le lendemain, des odeurs de cuisine se répandent dans les appartements, et, selon les spécialités de chacune, différents plats sont préparés.

À midi, une armée de casseroles se présente en rang à la grille du collège. Derrière ces casseroles, des femmes souriantes avec des maniques aux mains. Ce sont les rois mages en personne ! Les reines mages ! Dommage que les caméras ne soient pas là pour les filmer...

Alors, la grille de l'école s'ouvre en grand, et, s'écartant sur leur passage, les îliens surpris leur font une haie d'honneur.

Rapidement, trois cents personnes mangent sans parler, sauf Youmi qui n'arrête pas ! C'est si bon pour elle de voir Nani et Semeio engouffrer de la viande, du riz en sauce, des légumes, tels deux petits lions affamés. Alors, dans la langue de l'île, elle remercie et remercie...

— De rien, lui répond Fatiah en la comprenant par gestes. De rien de rien, c'est normal !

Et elle lui dit de manger.

Merveilleuse journée à marquer d'une croix blanche sur le calendrier, ou à graver dans la pierre pour ne jamais l'oublier !

Le soir, les îliens se couchent le ventre plein et avec du baume au cœur. Certes, ils ont dû quitter leur terre natale, *fenua*, et leur cœur est en berne... Mais *te râ* le soleil brille partout et, où qu'on soit, la vie ne demande qu'à chanter !

Ma Nani, *mon Semeio*,

La nature aime essayer. Grâce aux animaux et au vent, elle s'arrange pour que les graines des arbres s'envolent au loin, parfois à des kilomètres ! Ainsi, on a vu des noix de coco traverser les mers pour conquérir d'autres terres. C'est peut-être le sens de ce qui est en train d'arriver...

Peut-être que l'île vous envoie sur le continent pour essayer ?

Peut-être avons-nous suffisamment vécu isolés ?

L'heure est peut-être venue de se rapprocher ?

Tu vois, Nani, les différences entre les hommes sont riches à condition qu'on n'oublie pas leurs ressemblances. Peut-être l'avions-nous un peu oublié.

Ipa et Ipa Mano !

Encore une chose ma Nani, *mon Semeio*,

Je veux te parler des mystères parce que le monde en est rempli. Il y a ce qu'on voit et tout ce qu'on ne voit pas... Par exemple, qui sait ce qui se passe à notre insu sous la terre ? Peut-être que, sans rien dire, les arbres mélangent en douceur leurs racines ?

Peut-être se tiennent-ils tous par en dessous ?

Peut-être qu'en parlant avec un arbre qui se trouve d'un côté de la terre, on peut communiquer avec des arbres qui sont de l'autre côté ?

Peut-être que ce qu'on fait à un arbre, on le fait à tous les arbres ?

Peut-être que tout se tient...

C'est ce que je veux croire à mon âge, Nani, à la fin de ma vie. Parce que, imagine que ce soit vrai... Ça signifierait qu'en embrassant un vieux bonhomme sur la terre, c'est aussi ton Ipa que tu embrasserais. Et, en souriant à une grand-mère de la terre, c'est aussi à Moo que tu sourirais...

Et toi, ma bien-aimée petite-fille, quelle que soit la suite de nos vies, tu seras toujours dans mon cœur.

Ipa et Ipa Mano !

Et vaille que vaille, les jours s'égrènent encore dans l'incertitude et le froid... Et deux mois après leur arrivée sur le continent, après avoir serré, embrassé, salué, formé des vœux d'avenir à l'intention des îliens qui campent encore dans l'école, Janek, Paï et leurs familles font leurs bagages et quittent le collège un matin.

D'autres familles sont déjà parties avant eux, envoyées dans une ville ou dans un village, au petit bonheur la chance. Ce sont leurs vrais premiers pas sur le continent ; ils sont dans leurs petits souliers. Ils n'ont jamais pris de train ; il n'y en avait pas sur l'île.

Dans une enveloppe glissée dans un sac qu'il porte à la ceinture, Janek a les tickets de tout le monde, ainsi qu'une feuille de route à sortir au cas où ils se perdraient, et un peu d'argent pour pouvoir se retourner. La veille, un interprète leur a expliqué les changements à faire : du premier train vers le deuxième, puis du deuxième vers un autobus. Et, en souriant, il leur a tapé sur l'épaule :

— Bon voyage et bonne chance pour votre nouvelle vie ! Elle va bientôt commencer.

La gare est grande, elle contient plusieurs voies. Janek et Paï tentent de comparer ce qui est écrit sur leurs tickets et sur le tableau d'affichage, mais c'est trop compliqué. Ils avisent un contrôleur. En deux mois, ils ont appris quelques mots de français, dont trois qui valent de l'or : bonjour, merci, s'il vous plaît. Janek les aligne en lui tendant ses tickets.

— Vous avez tout le temps, répond l'agent en montrant l'horloge, il ne part que dans une demi-heure ! Vous le trouverez à la voie quatre.

C'est que, depuis un mois, il en voit passer des membres de ces familles. Ils sont tous vêtus de bric et de broc et semblent un peu marcher sur la pointe des pieds pour ne pas trop déranger. Il en a entendu parler au journal télévisé : un jour leur île a coulé.

Puis le train arrive, ils prennent place dans leur wagon. « Cette fois, c'est parti... » pense Janek en s'estimant heureux d'être accompagné par Paĩ, et Paĩ pense de même. À deux ensemble, on est plus fort qu'à deux tout seuls ; on ose aller plus loin ; on est plus courageux.

Trois heures plus tard, ils changent de train, et trouvent la gare routière.

— Oui, c'est le bon bus, asseyez-vous ! dit le chauffeur.

Et comme ils hésitent, il ajoute :

— Je vous dirai quand vous serez arrivés, il y en a au moins pour une heure...

Une heure plus tard, ils descendent au lieu-dit « Tournefeuille ». À cet instant, le nom de cet endroit leur ressemble : ils ont perdu tous leurs repères sur la terre. Comme des feuilles arrachées à leur arbre par le vent, ils ont été emportés de l'autre côté des mers, et maintenant ils ont le vertige... Ils sont un peu tourneboulés, alors ils doivent se fixer.

Peu importe où d'ailleurs, pourvu que quelqu'un les attende vraiment à l'arrêt du bus comme promis avec un trousseau de clés. C'est ce que l'interprète leur a assuré. Il leur a dit : « Le maire du village sera là. Il vous emmènera vers votre nouveau domaine... »

Mais, une demi-heure après leur descente du bus, le maire du village n'est toujours pas là, et Monura ne sait plus comment bercer Laï pour le faire patienter, quand enfin arrive un employé de mairie. Il gare sa voiture de fonction.

— C'est vous les réfugiés ?

Ça commence mal : ni Janek, ni Paï, ni leurs femmes ne connaissent ce mot. Janek sort la feuille de route.

— Bien, venez, dit l'employé en leur montrant son véhicule, je vais vous emmener ! Mais je n'ai que quatre places ; il faudra faire deux voyages.

La maison n'est pas loin. C'est une vieille ferme abandonnée construite en pierres rudimentaires. Elle contient une pièce de vie avec une cheminée et un évier dans lequel coule de l'eau si on actionne une pompe ; il n'y a donc pas l'eau courante ; et elle a aussi deux chambres, une grange et un jardin en friche.

Au fond de ce jardin, se tient une cabane avec des toilettes, et, à côté de cette cabane, un gros et magnifique figuier.

— Le maire viendra vous voir demain, explique l'employé de mairie. Il ne pouvait pas se libérer aujourd'hui.

Et il s'en va avec le sentiment qu'au fond ils n'ont rien compris... Mais lui n'y peut pas grand-chose ; il a fait son travail.

Effectivement, le maire vient le lendemain, leur serre la main et leur souhaite la bienvenue. Mais, comme ils le regardent sans rien dire avec l'air de tout attendre de lui et en lui faisant confiance, il comprend qu'il va devoir faire plus que parler, et, pour la grande chance de tous, il se sent un peu responsable.

— D'accord, leur dit-il, d'abord, vous allez devoir apprendre le français, les enfants ont déjà leur place prévue à l'école.

— École ! reprend Janek qui reconnaît ce mot, et il montre Nani et Semeio pour signifier qu'ils sont partants.

— Oui, répond le maire, mais comment allez-vous les y emmener ? Le village n'est pas tout près...

Et comme ils demeurent muets, il se met à parler :

— Bon, je vais faire appel aux bonnes volontés. Avez-vous de quoi manger et de quoi vous habiller ? Et avez-vous tout ce qu'il faut pour le bébé ?

Il jette un œil autour de lui. Aïe, la ferme lui semble plus délabrée maintenant que des gens sont là pour l'habiter, et ils ont si peu de choses.

— Si je vous emmenais faire quelques courses, propose-t-il, et il faut que vous m'expliquiez quel travail vous savez faire... Travail ? répète-t-il en prenant leurs mains. Bientôt vous devrez gagner votre vie ! Qu'est-ce que vous savez faire ? Quel est votre métier ?

— Beaucoup de choses ! répond Janek, en mimant un

marteau et des clous, et un rabot sur une planche de bois.

Et Paï tente d'expliquer qu'il sait démonter des moteurs.

Et, tandis que le maire leur fait signe de le suivre, le vent souffle soudain dans les hautes herbes en friche du jardin, et ça fait comme un bruit de mer...

Un an plus tard, dans une grange dont un coin a été aménagé en chambre, deux enfants sont assis derrière un bureau. On dirait un frère et une sœur tant ils se ressemblent. Un stylo à la main, ils sont penchés au-dessus d'un joli cahier rempli de lettres dont les phrases ont été découpées et recomposées, et dont certaines pages sont illustrées de beaux dessins. Et les yeux de ces deux enfants brillent des étoiles qu'ils y ont collées et des flots d'amour qu'il renferme. C'est le cœur de l'île qui y est avec sa faune, sa flore et ses habitants. C'est un véritable trésor !

— Je commence ! Tu veux bien ? demande Nani en ouvrant le cahier à une page encore vierge, à la suite des lettres découpées écrites par les deux grands-pères.

Son habillement a changé. À l'instar des écoliers du village, elle est vêtue d'un jean et d'un tee-shirt à manches longues, mais son visage bordé de cheveux ondulants est le même. À lui tout seul et sans mots, il parlera toujours de vagues caressant les coraux d'une île, d'algues marines et de sirènes. Maintenant, elle met rarement ses robes à fleurs, sauf quand avec Semeio ils vont danser autour de l'arbre : le figuier du fond du jardin.



Mon cher Ipa, ma chère Moo,

J'aurais pu écrire plus tôt mais la grange dans laquelle on habite maintenant a été longtemps en travaux et le cahier n'était pas fait. Mais maintenant ça y est ! Nous habitons dans le sud de la France dans un village qui s'appelle Tournefeuille. C'est une ferme en pierre qui ressemble un peu aux maisons de l'île sauf qu'elle n'a pas d'étage. Pour l'instant, on nous la prête, mais le maire a dit que quand papa et Paï auront fait des travaux à la mairie et au village, elle nous appartiendra.

Au début, le temps que papa et Paï rendent la grange habitable, on a tous vécu dans la maison avec Paï, Laï et Monura. Mais maintenant, nous sommes chez nous depuis trois semaines. Il y a une petite cuisine, un salon, une chambre pour papa et maman, et une autre pour moi et Semeio, mon nouveau frère. Il est entré dans notre famille juste avant qu'on ne quitte l'île à cause de la mort de son grand-père.

Grâce au maire, les gens du village ont été gentils. Le maire leur a demandé s'ils étaient d'accord pour déposer chez nous les objets dont ils n'avaient plus besoin car nous manquions de tout. Alors ils sont arrivés avec toutes sortes d'affaires : des matelas un peu tachés, des casseroles cabossées, des armoires déglinguées, des jeux aussi pour Laï, et c'était super super !

Alors, la grange est devenue un atelier où on clouait, on tapait, on détordait. Monura s'est chargée des peintures. Sur certains meubles elle a peint des hibiscus et des fleurs de tiaré. Et, quand le vent souffle dans un coin du jardin en friche où les herbes sont plus hautes que nous, on entend des bruits qui ressemblent à ceux de l'île. Alors, papa dit que c'est elle, sur la pointe des pieds, qui vient nous rendre visite.

Sinon, on a quand même défriché une part du jardin pour y planter des légumes. Ça, c'est le travail de maman, mais Semeio et moi on l'aide parfois pour arroser. Avec Semeio on s'occupe aussi de Laï quand nos parents vont suivre des cours de français.

Nous, à l'école, au début, ça a été compliqué. On ne comprenait rien du tout et les autres nous regardaient. J'ai quelquefois pleuré, je ne voulais pas y aller. Je voulais rester à la maison avec Laï, mais Janek et Youmi s'y sont opposés. Heureusement, j'avais Semeio pour m'accompagner. Pour l'école, de nous deux, c'était lui le plus courageux. Il me disait d'avancer, sinon Mano Requin allait arriver, et il me croquerait les fesses, AÏE AÏE AÏE !

Puis on a commencé à comprendre un peu mieux les autres, et, pour nous aider à nous faire accepter, Monura et maman ont préparé un jour des beignets. Elles ne pouvaient rien dire non plus, sauf bonjour et quelques autres petits mots, mais elles souriaient et les enfants les ont aimées. Puis, pour leur donner une idée de l'ambiance qu'il y avait sur l'île, elles ont chanté *Poreho* !

Sauf le lundi et le vendredi où les parents de Nadège, une

fille de la classe, viennent nous chercher, papa et Paï nous emmènent à l'école à vélo. J'aime ! Et j'aime aussi le soir après le dîner quand Monura nous regroupe dans la maison tous les trois, moi, Semeio et Laï, et qu'elle raconte des contes de l'île. Elle dit qu'il faut que Laï les entende même si pour l'instant il ne les comprend pas. Et, pour chaque conte, elle peint un dessin qu'elle accroche ensuite dans le salon, et l'île s'installe autour de nous. Je te raconterai dans ma prochaine lettre la légende des vagues, parce qu'ensemble, nous l'avons un peu transformée.

Voilà, je pense à vous tous les jours quand je suis joyeuse, et aussi quand je suis triste. Une nuit, j'ai rêvé que je descendais l'escalier en pierre mais je ne pouvais pas vous rejoindre parce qu'on avait installé une serrure et la porte était fermée à clé. Alors, pendant des heures, j'ai attendu sur l'escalier. Puis je me suis réveillée.

Vous me manquez même si je sais que vous êtes rangés en petit dans l'armoire de mon cœur. C'est que parfois, j'aimerais pouvoir vous en sortir. Mais Monura dit qu'il ne faut pas avoir des désirs impossibles. Elle dit que ça ne sert à rien, et que ça ne fait que rendre triste. Elle dit que les corps meurent, pas les esprits. Alors je serre très très très fort vos esprits.

Nani



Deuxième lettre n° 1

Cher cher cher Ipa Mano,

Je t'écris de Tournefeuille, en France où le bateau que tu devais prendre avec moi nous a déposés.

Quand tu es mort, j'ai eu de la chance, une famille m'a tout de suite adopté. Mon père et ma mère adoptifs se nomment Janek et Youmi, et j'ai aussi une sœur, Nani. On s'entend bien, elle est formidable pour une fille. Et ensemble, nous travaillons à nous faire un petit frère : Laï. C'est le fils de Monura et de Paï qui vivent dans la ferme avec nous, et, comme Laï n'avait qu'un an et demi quand on a quitté l'île, on lui prête nos souvenirs.

En quittant l'île, j'ai demandé au dattier contre lequel tu es enterré de te tenir avec ses racines. Je suis sûr qu'il le fait ! Je suis sûr que tu es contre lui !

Ipa Enoha, le grand-père de Nani, dit que les yeux ne voient pas tout. Il dit qu'il se passe des choses bizarres sous la terre. Il dit que les racines des arbres se tiendraient par la main. Donc, en parlant à un arbre d'ici, mon message pourrait courir jusqu'à ton dattier dans l'île, ou jusqu'au fond de l'océan si l'île a vraiment coulé. Ce serait comme du morse tu vois, les arbres feraient une grande chaîne...

Alors, tends tes oreilles, Mano Requin, et écoute les messages que t'enverra un figuier !

Ton grand et très beau petit-fils Semeio

Lettre commune n° 1

Chers Moo, Ipa et Ipa Mano,

Avec Semeio, on revient à la légende des vagues, peut-être que vous la connaissez.

Taaroa, le premier et le plus puissant des dieux, le créateur de l'univers, avait créé un monde en deux moitiés : la première, il l'avait donnée à la mer qui au début était lisse comme un lac ; et la seconde était aux arbres, aux pierres et aux hommes.

Mais, sur sa moitié du monde, la mer immobile s'ennuyait. Ce n'était pas drôle de rester inanimée. Alors, un jour, même si c'était défendu, elle décida de bouger ! Et cette nuit-là, pour ne pas être vue, elle se mit à ramper doucement vers la terre pour la conquérir, et, pour ne pas alerter les dieux, elle évitait les lieux tabous qu'elle contournait... Ainsi, à l'insu des dieux, elle engloutissait sans bruit les pierres, les vallées, les montagnes, et les maisons des hommes...

Mais, debout sur sa colline surplombant la mer, un homme, Arai, décida de l'arrêter, mais seul c'était impossible ! Alors, une nuit, au péril de sa vie, il alla lui-même dans un lieu tabou, et avec un grand respect, il prit une pierre de l'autel qui lui brûla les doigts...

Et la nuit suivante, alors que la mer avançait dans le noir pour surprendre la terre et les hommes dans leur sommeil, il enfouit la pierre dans le sable...

Et la mer, qui ne se doutait pas du piège, monta, monta, et recouvrit la pierre sacrée. Alors, le dieu averti se dressa et l'arrêta d'un très grand coup de tonnerre !

C'est depuis ce temps que la mer et l'homme sont toujours en train de se battre. Car la mer aimerait engloutir l'homme, mais chaque fois qu'elle bouge, à cause de l'intervention des dieux, ça fait naître des vagues bruyantes, et les hommes, prévenus, ont le temps de construire des digues pour la repousser.

Mais ça n'a pas marché chez nous, et l'île a été submergée.

D'après Monura, si l'île a disparu, c'est que cette fois, la mer et les dieux étaient complices. Car, pour une raison inconnue, nous devons nous en aller.

D'après Paï, les hommes doivent assumer les conséquences de leurs actes. Il dit que c'est de la faute des pays développés si avec leurs industries, ils ont changé le climat. Alors, il dit que c'est justice qu'ils nous accueillent à bras ouverts sur le continent et qu'ils nous hébergent, et il ajoute que les pays responsables devraient même venir vers nous pour s'excuser parce qu'ils ont fait des dégâts.

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que l'île a disparu et que maintenant nous sommes loin.

Par contre Janek dit que grâce à toi, Ipa, nous avons la pierre ! Celle que tu m'as donnée en partant, que Moo était allée chercher sur le toit. D'après lui, elle est sacrée à cause de tout l'amour qu'elle contient, et parce qu'elle est peut-être la seule pierre survivante de l'île...

Alors, ce soir, nous allons faire une fête et l'enterrer sous le figuier. Mais pas pour éloigner la mer... Non... Pour que l'esprit de l'île reste toujours auprès de nous.

Nous vous aimons très très fort.

Vos deux petits-enfants de l'île :

Nani et Semeio, frères d'exil

Épilogue

La fête fut belle ce soir-là sous les étoiles. Le ciel regardait les hommes par ses millions de petits yeux, et la lune se balançait telle une vieille femme sur sa chaise à bascule.

Le ventre rempli de riz et de cochon grillé, Janek, Youmi, Nani, Semeio, Paï et Monura s'assirent en rond sous le figuier ; Laï passait de l'un à l'autre. Et ils firent de leur propre histoire un conte : celui de *La pierre de l'île engloutie*... Ils se le racontèrent six fois, chacun à sa façon pour bien se l'approprier.

Dans la version de Monura, la mer et le ciel s'étaient donné la main pour engloutir l'île, mais avant, ils avaient poussé vers elle des paquebots pour que les hommes puissent y monter.

Dans celle de Paï et de Janek, les dieux étaient très en colère car les hommes abîmaient la terre. Alors ils se déchaînèrent, et envoyèrent les îliens vers le continent afin que tous les hommes se rassemblent pour réfléchir aux décisions à prendre pour préserver l'univers. Sinon, d'autres îles disparaîtraient et la vie sur la terre serait un peu compromise.

Dans la version de Youmi, reprise ensuite par Nani, Enoha dansait avec Moo quand l'île fut happée par les flots. Mais, pêchés par un arc-en-ciel, ses parents continuèrent leur danse et montèrent jusqu'au ciel où ils dansent encore, sauf quand ils s'arrêtent pour regarder vers un certain figuier sur la terre où passent quelquefois leur belle petite-fille Nani et son gentil frère d'exil.

Et dans celle de Semeio, un grand-père coula à pic dans la mer accroché aux racines d'un dattier. Mais, comme il était requin, il s'en libéra très vite ! Et maintenant il sillonne les flots à la recherche de son petit-fils qu'il retrouvera très bientôt, à moins qu'il ne l'ait déjà retrouvé...

Puis, avant d'aller se coucher, ils accrochèrent le petit oiseau de bois d'Enoha à une des branches du figuier.

Mais le lendemain, comme prédit par le grand-père, le pigeon voyageur n'était déjà plus là. Il s'était posé invisiblement sur tous les arbres du monde et chantait qu'il faut aimer...

Chanson de l'île *Poreho – Porcelaine*

Poreho... No roto'e te mete...

Ma oe na te fe'e...

Amuhia oe' te fe'e...

Poreho...

No roto'e te mete...

Ma oe na te fe'e...

Amuhia oe' te fe'e...

*Anapa Napa mai,
Toroe apu iti e...
Anapa Napa mai,
Toroe apu iti e...*

*Porcelaine, porcelaine,
Tu vis dans la mer
Tu es le repas du poulpe
Tu es mangée par le poulpe
Elle brille bien
Ta coquille...*



Flammari on

1. Signifie « requin » dans la langue de l'île.

[▲ Retour au texte](#)